

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N° 28. Vol. II. — SAMEDI 9 SEPTEMBRE 1845.
Bureaux, rue de Selue, 35.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

La Fête des Loges, 5 septembre. Gravure. — De l'autre côté de l'Eau, souvenirs d'une promenade, par O. N. (Suite.) — Les Régates du Havre, 27 août. Courses des grandes embarcations; Courses des Balemiers. — Inauguration de la Statue de Henri IV, à Pau. Statue de Henri IV, par M. Raggi; Inauguration de la Statue; Berceau et Lit de Henri IV, au château de Pau; Moisson à Billères, près de Pau, où Henri IV a été nourri. — De la Médecine chez les Arabes. — Courrier de Paris. La reine d'Angleterre, conduite par Louis-Philippe, entre dans le canot royal; Arrivée de la reine au Débarcadère; Matelot anglais; Portrait de lord Aberdeen; la reine Victoria et le prince Albert. — Romanciers contemporains. Charles Dickens. Portrait. Un chapitre de son dernier roman. — *Maccherita Pasteria*, Roman de M. César Cantù. Chapitre VI. Une Imprudence. Dix Gravures. — *Annales*. — Modes. Gravure. — Amusements des Sciences. Gravure. Vulture de mariage de l'empereur du Brésil. Gravure. — *Météorologie*. — *Rebus*.

Fête des Loges.

5 SEPTEMBRE.

Les fêtes de la Saint-Louis, à Saint-Germain-en-Laye, sont à peine terminées, les dernières fusées fument encore, les derniers groupes de danseurs regagnent la capitale, et déjà une autre fête, plus brillante, plus animée, plus pillo-



(Fête des Loges.)

resque, rappelle vers ces parages la population parisienne; des échelles, placardées à profusion dans Paris et dans la banlieue, au nom de M. Petit-Haridel, maire de Saint-Germain, annoncent que la fête des Loges s'ouvre le 3 septembre, pour durer jusqu'au 5 inclusivement. Les chemins de fer y causent des dépôts supplémentaires; de demi-heure en demi-heure, vingt wagons déversent au Pecq des milliers de voyageurs; et non-seulement des voyageurs, mais encore des fiacres, des cabriolets, des omnibus, qui vont stationner à l'embarcadere, pour conduire de là les curieux dans la forêt. Partons aussi, suivons la foule, foule compacte, diapnée, bigarrée, citadine ou rustique, en frac ou en veste, en chapeau ou en baret; partons, le ciel est sans nuages; l'arrière-saison se revêt des splendeurs de l'été; et les arbres de la forêt, déjà nuancés par l'automne, nous assurent de frais airs contre la chaleur du jour.

Il importe d'abord de savoir où nous allons, et quelle est l'origine de cette fête si joyeusement choisie. Les Loges, situées dans la forêt de Saint-Germain, à trois kilomètres de la ville, sont aujourd'hui une succursale de la Maison Royale de Saint-Deins. Au seizième siècle, les rois y avaient fait construire un rendez-vous de chasse, qu'ils abandonnèrent et dont un comble prit possession. En 1614, la reine Anne d'Autriche transforma le modeste ermitage en un convent d'augustins déchaussés, qu'on appela les pères des Loges; elle se réserva, au milieu du jardin du monastère, un petit pavillon, où elle aimait à se retirer; elle y conduisait parfois Louis XIII, et obtenait de lui des dotations pour la fondation nouvelle. Par degrés, le convent acquit de l'importance et des terres. Les courtisans, pour plaire au roi, vinrent tous les dimanches entendre la messe à l'église des Loges, et la confrérie de Saint-Fiacre prit l'habitude de s'y rendre processionnellement le 30 août, jour de la fête de son patron.

Les cures de Saint-Germain consentirent, pendant plus de cinquante ans, à marcher à la tête du pieux cortège; mais l'un d'eux, nommé Benoît, eut des discussions avec le prieur des Loges, et suspendit la procession. Il en fut de ce pélerinage comme de celui de Longchamp: les motifs religieux disparurent, la promenade resta: on était venu aux Loges pour prier, on y vint pour se divertir. La Révolution expulsa les moines, et lit de leur résidence une fabrique de poudre à canon. Le Directeur vendit les bâtiments à un particulier qui y fonda un pensionnat. Napoléon les racheta en 1811, pour y installer de jeunes orphelins, filles de membres de la Légion d'honneur. Ces changements de destination n'interrompirent point la fête des Loges, qui commence annuellement le premier dimanche après la Saint-Fiacre.

Vers cette époque, la pelouse des Loges s'anime à l'improviste; une colonie passagère y débarque; d'innombrables charrettes sont remises dans les bois, et les chevaux, errants sous les ombrages, paissent sans contrôle l'herbe et les fougères. Bientôt marchands forains et saltimbanques, sous la direction d'un commissaire de police spécial, travaillent à dresser leurs tentes; cafés, restaurants, boutiques, salles de bal ou de spectacle, s'élevaient comme par magie. Le matin du 5 septembre, un village de planches et de toiles occupe l'espace, naguère solitaire et vide, qui s'arrondit devant la Maison Royale. En y arrivant par Saint-Germain, on aperçoit tout d'abord des charrettes, des fiacres et des omnibus; on avance encore, et l'on découvre des fiacres, des omnibus et des charrettes. C'est seulement après avoir franchi d'épaisses murailles de véhicules, qu'on parvient au théâtre des chahs populaires. Pénétrons dans la foule: que de tapage, de populaire, de cliquets, de sous-discordants! Quelle variété de saltimbanques! Ici l'hercule du Nord s'acquiert le surnom de *Bras-de-Fer*; là, un nain de M. Anriol s'efforce de muscler, en se disloquant, de la parodie qu'il assume; plus loin, une grande collection de serpents et de crocodiles, vivants s'agit avec furie... sur une toile peinte. Vous voyez dans cette baraque le successeur de l'âne; dans cette autre, un phénomène qui porte sur le blanc de l'œil un cadran d'horloge. D'un côté est un manège desservi par la *troupe américaine*, de l'autre, un tir au pistolet et à la carabine. Vous pouvez opter entre les jeux d'adresse et les loteries foraines, entre la femme forte et l'albino, entre la *gergente de Paleau* et le *grand jugement du roi Salomon*, mélodrames historiques. Le soir, tout cela s'illumine; les orchestres appellent à la danse; l'élegant et le maraicher, la bourgeoise et la paysanne figurent face à face dans des quadrilles. Le bruit, les rires, les gambades, les libations, se prolongent: il est une heure du matin, et l'on songe à peine à la retraite. D'ailleurs, une grande partie de cette population flottante campe dans la forêt, dans les tentes, sous les charrettes, comme une bande d'Arabes ou de Baskirs.

En ces journées de plaisir, les pensionnaires de la Maison Royale sont seules à plaindre, car elles doivent se contenter de regarder la fête par les fenêtres, à travers un réseau de barreaux solides. Comme elles briseront volontiers les portes de leur prison! Qu'il leur serait doux de se perdre dans la foule, de s'arrêter aux étalages des boutiques, de se promener en bande joyeuse et babillarde, si la règle austère ne les retenait captives dans leur sombre cloître!

Les cuisines en plein vent sont au nombre des traits caractéristiques de la fête des Loges. On trouve en d'autres lieux des banquettes et des bimbelottiers, mais les cuisines des Loges n'ont point d'égaux dans l'univers; elles sont établies par les aubergistes de Poissy, Maisons, Conflans, Andresy et autres lieux. Chaque foyer se compose d'un monticule en terre revêtu d'un mur en pierres sèches, et flanqué aux deux extrémités d'assises en pierres. Devant le feu tournent, à l'aide de contre-poids, deux ou trois broches chargées de viandes de toutes sortes, que, pour répondre à l'avidité des consommateurs, on transporte à moitié cuites à la salle du festin. Des draps et des rideaux de lit, décorés de guirlandes de fleurs et de zigzags crus, festonnés de bruyères et de longues de vau, couvrent d'un dais blanc la tête des convives. Sur des tables placées au premier plan sont exposés des quartiers de boeuf, des lapins de garçonne, des pains de deux kilo-

grammes empliés, des melons et autres appétissants comestibles. Vous connaissez ces noces de Gamache, où Sancho Pança écumait de grosses poulades; les restaurants des Loges présentent un spectacle analogue; seulement, loin que l'hospitalité s'y donne, on y dîne grossièrement et à grands frais; on a de plus l'inconvénient d'être assailli, pendant le repas, par des chanteurs, des guitaristes, des joueurs de vielle, des montreurs de souris blanches, des enfants qui exécutent les quatre premières sornettes du corps. Si donc la danse n'est pas ce que vous aimez, si vous ne désirez jouir du coup d'œil de la pelouse illuminée, remonte en voiture et allez chercher un repas confortable au pavillon Henri IV.

A propos de cet établissement, cher aux gourmets, nous nous empressons de faire droit à une réclamation du propriétaire, M. Gallois, que, dans un précédent article, nous avions qualifié de restaurateur. A la vérité, M. Gallois dirige le restaurant du pavillon Henri IV, mais il n'exerce point la profession de restaurateur. M. Gallois est un spéculateur qui a employé une partie de ses fonds dans une entreprise gastronomique, mais il nous assure que nous ne verrons briller incessamment sur un plus vaste théâtre

De l'autre côté de l'eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — V. L. II, p. 6.)

EXCURSION CRITIQUE.

Ce sont ces rochers de Douvres, en effet, que Shakspeare a décrits dans le *Roi Lear*: ces rochers crayeux — ces *chalky bourns*: —

Whose high and bending head
Looks fearfully in the confined deep.

C'est là que Glastor, les yeux éreux par la foudre Régane, veut être conduit pour se précipiter dans les flots. Mais Edgar a deviné ce projet sinistre, et sa pensive desolance recourt à la ruse pour sauver de sa propre fureur le père qui l'a maudit. Ils sont encore en rase campagne lorsqu'il s'écrit:

« Arrêtez, seigneur... n'allez pas plus loin: voici l'endroit. Spectacle terrible, étourdissant, en vérité, qu'un aperçu en regardant à nos pieds. Les corbeaux, les choucas, qui volent entre nous et la terre paraissent à peine de la grosseur des escarabots... à mi-chemin, peut-être au bout de sa corde un chercheur de crête marine; moisson périlleuse!... on le dirait à peine aussi gros que sa tête; les pêcheurs qui se promènent sur le rivage semblent autant de souris; cette grosse barque à l'ancre est réduite aux proportions de son baletet; son baletet lui-même à celles d'une bonde presque impossible à distinguer; la lame sonore, qui brise en frémissant sa colère sur les cailloux parsemés de la grève, n'envoie pas à la hauteur où nous sommes son puissant murmure. »

Sans être un commentateur forcené, n'est-il pas naturel de suivre ici la trace du poète et de se le représenter errant, par quelque belle journée d'été, sur la crête de ces noirs promontoires? Qui sait s'il n'y rencontrerait pas un pauvre mendiant aveugle guidé par un jeune *clown*, figures insignifiantes qui, s'amaugurant à son rêve poétique, y fissent germer comme une fleur brillante l'épisode touchant de Glastor et de son fils méconnu?

Quant à la scène même, elle, sous une apparence de puerilité, cette portée ironique des prétendues facettes shakspeariennes. Le vieillard aveugle veut en finir avec la vie; dès qu'il se croit au bord de l'ardent précipice, il renvoie son guide, qui feint de se disjoindre; il adresse une dernière prière à Dieu, il s'élance... et tombe seul dans une sautoire sur les bruyères de la plaine. Son fils le relève insensiblement, et craint un instant que l'imagination, la pensée du fait, n'aient, de concert avec la volonté, dérobé le trésor de vie.

And yet I know not how conceit may rob
The treasury of life, when life itself
Yields to the theft.

Remarquez en passant qu'Edgar se pose ici des problèmes les plus insolubles de la physiologie. De même se montre-t-il ensuite grand philosophe, lorsqu'un lien de heurt de front le désespère au suicide de son père, il le trompe pieusement et lui fait croire à ses jours conservés par un miracle. Le vieillard ne se fut pas résigné à être dupe; dès qu'il se croit protégé par un bienfait muet de la Providence, enorgueilli, consolé, flatté de cette illusion, il voudra vivre, il souffrira sans se plaindre.

Henceforth I'll bear
Affliction, till it do cry out itself,
Enough, enough, and die.

DANS UN OMNIBUS.

Ils sont doux et riants les paysages du comté de Kent. Lorsque les haies vertes qui bordent la route étroite laissent un instant l'œil du voyageur s'égarer sur le vaste horizon, rien ne trouble la riche harmonie de ce tableau consolant. De tous côtés ondulent mollement les croupes vertes des collines onduleuses; de tous côtés les grands parcs groupent leurs massifs ombragés autour des demeures seigneuriales, et les hautes propriétés que nous traversons au galop semblaient s'être mis en frais de coquetterie pour nous arrêter un moment. Chaque maisonnette, tapissée au dehors de rosiers et de cobéas, nous laissait entrevoir au dedans, derrière

le screen entr'ouvert, d'autres fleurs plus rares épanouies dans la porcelaine peinte. La porte des plus modestes habitations est d'un vert aussi vif et revêtu d'un vernis aussi frais que celle du château voisin. Leur fenêtre à cinq pans, qui s'avance en relief sur la route, comme ces loggias primitives nageant au flanc des écueils dujourn, semble dire aux passants, en leur montrant ses vitres éblouissantes et changeantes lavées: « Vous voyez qu'on pense à vous, et il n'est pas jusqu'aux grands capots noirs des petites filles jouant au bord du chemin qui ne donnent l'idée du décorum caractéristique et du respect d'autrui si fort en honneur chez nos voisins.

Le premier abord, dans un pays étranger, à cet égard charmant qu'il domine du prix aux incidents les plus simples, aux types les plus vulgaires. Je contemplant longtemps la bonne femme de Douvres qui s'était enlanguée avec nous dans l'omnibus de Cantorbéry, avant de m'apercevoir qu'elle ressemblait de tout point à une bourgeoise du Marais: la même robe de chambre à passes de gros de Naples fané, la même robe d'indienne à rayures multicolores, le même col de mousseline brodée, rabattu sur le même chapeau café au lait, les mêmes mains de fil d'Ecosse gris et trop larges, autour des mêmes mains, — trop larges aussi, — les mêmes pieds enflés et débordant sur les mêmes souliers de grande étable à colatures.

Je pus apprécier, en écoutant la conversation engagée entre elle et moi aussi, cette disposition toute bienveillante que l'Anglais témoigne aux étrangers, pour peu que ceux-ci ne l'effarouchent point par des manières trop étourdies. Après s'être assurée que nous prendrions ses renseignements au sérieux, notre compagne de voyage nous fit les honneurs de son pays avec zèle, intelligence et cordialité. Nous ne passions jamais dans un village sans qu'elle ne nous en dit le nom, devant un parc ou un *gentleman's seat*, sans qu'elle ne nous en fit connaître le propriétaire. Elle poussa la préoccupation de nos intérêts jusqu'à s'informer de l'angleure où nous allions descendre, et parut apprendre avec satisfaction que nous avions le projet de nous arrêter au *Star-Hotel*, — établissant, selon elle, très-respectable.

MIXE HOST RICHARDSON.

Nous longions au petit trot les premières maisons de Cantorbéry, lorsqu'un homme âgé, vêtu de noir, figure d'ecclésiastique, et dans lequel je voyais à toute force reconnaître le ministre de Wakefield, sortit d'un jardin et se mit à suivre l'omnibus. Il donnait la main à une petite fille qui pouvait à grand-peine, en courant, tenir tête aux rapides allures, aux longues enjambées de son vénérable oncle. Tous deux cependant allaient aussi vite que nous, et je compris le motif de leur empressement, lorsque je vis le prétendu ministre, debout sur la porte du *Star-Hotel*, nous accueillir avec la déférence à demi souriante qui caractérise l'Anglais anglais. Sa femme était à côté de lui, également vêtue de noir, et rappliquant assez, par la dignité étudiée de son maintien, les charmantes veuves du Gymnase. Quant à la petite fille, elle avait disparu; mais, derrière un rideau de porte fortivement sauteuse, j'entrevis deux yeux bleus pétillants de curiosité. Je fis l'honneur de ce sentiment, qu'on est toujours bien aise d'inspirer, au ruban rouge que mon compagne portait à sa boutonnière; il le renvoyait poliment à mes favoris et à mes monstres, qui sont aussi, de l'autre côté du détroit, une décoration étrangère. Quoi qu'il en soit, c'est une importante question ne nous lit pas oublier de commander le dîner. Quand je dis nous, c'est uniquement par habitude; ce sans regardant exclusivement mon ami, qui, à titre de voyageur en route, avait naturellement la direction absolue et la responsabilité complète de notre campagne.

Je l'entendis très-distinctement demander du *roast-beef*, du *stock-fish* et un *New College pudding*. A chacune de ces indications, le grave hôtelier s'inclinait respectueusement et semblait logger nos ordres dans sa mémoire avec la plus exemplaire soumission. Cette précaution prise, et sans même nous donner le temps de secouer la poudre du voyage, nous courûmes à la cathédrale.

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY.

Ceux qui voudront accepter docilement les inspirations du *Guide au voyageur* font un grand detour pour aller rejoindre par George-street, Guildhall-street et Palace-street, ce qu'on appelle la Cour-Verte (Green-court); ils y trouveront une porte surbaissée, — l'ancienne porte *Prioratus*, — ornée de quelques sculptures grotesques et surchargée après coup de fortifications massives qui en ont fait disparaître le caractère original. Ces arceaux romains à forme demi-circulaire se retrouvent encore encastés dans les murs de quelques constructions récentes, et enfin, toujours au nord de cette cour, on découvre l'escalier normand, échantillon presque unique d'une architecture admirablement appropriée au climat. Cet escalier couvert, et dont le toit est soutenu par des piliers de hauteur décroissante, conduisit jadis à ce que les vieux plans appellent *Jula-Veed*, ou la Salle-du-Nord. Les antiquaires ne sont point d'accord sur l'usage primitif de ce bâtiment, dressé en partie vers 1750, et dont les derniers débris ont disparu récemment. L'hypothèse la plus vraisemblable en fait déduire la salle des séances de la Haute-Cour. Tout ceci est affaire aux Oldbuck contemporains.

Sans perdre trace de souci de la méthode et du savoir historique, nous vous mènerons par le chemin le plus court à l'extrémité S.-O. de la cathédrale, et nous entrèrons dans le cimetière par la porte basse qui ouvre sur le Marche au fleur, à l'extrémité de Burgh-street.

Une fois là, nous sommes sur une place étroite, irrégulière, pressée entre les maisons basses des prébendes, et le vaste édifice qui lance hardiment vers le ciel ses trois tours carrées.

Il est impossible, à leur aspect, de ne pas comprendre la

vérité de cet axiome qui se popularise peu à peu parmi les architectes modernes, à savoir : que la ligne horizontale domine dans les constructions grecques, la ligne verticale dans celles du Moyen-Age (1). Peut-être faudrait-il ajouter que cette tendance est pour cause la nécessité des contrastes ; l'idée-mère du temple grec semble éclosée dans le corbeau d'un montagnard, qui veut opposer la ligne pure, harmonieuse et droite aux rudes contours, aux formes massives et irrégulières des rochers voisins. Il pose son édifice sur une base élevée qui le dispense de donner à l'édifice lui-même une hauteur considérable ; enfin, en l'isolant comme il le fait, il se crée la nécessité de le concevoir dès le principe dans un ensemble complet, et tel, qu'une fois réalisé, aucune addition après coup ne peut en altérer l'unité puissante.

La cathédrale gothique, tout au contraire, jait sur ainsi dire de terre, au centre d'une étroite enceinte ; elle doit dominer, pour l'œil qui va la chercher dans la plaine, et les murailles fortifiées qui la protègent, et le groupe sans cesse exhaussé des maisons qui se pressent autour d'elle. Bâtie sous un ciel incliné, elle a besoin d'offrir de tous côtés à la pluie des pentes glissantes où nulle humidité ne puisse séjourner longtemps ; enfin, entourée à sa base ou de verdure ou de constructions bourgeoises, elle imite la fleur qui, pour épanouir son calice, le porte fièrement au-dessus du feuillage envieux. Les ornements recherchés, les sculptures délicates, les enroulements capricieux, les fines ciselures de la pierre, sont ou réservés à la façade, qui s'ouvre toujours sur quelque place, ou jetés à profusion au haut des tours, ou placés en arêtes le long des fleches.

Puis, comme c'est une œuvre gigantesque qu'une génération qui la commence est certaine de léguer machéenne aux générations à venir ; — comme l'ambition ecclésiastique prévoit d'avance l'accroissement des richesses du clergé, l'agrandissement nécessaire des monuments qu'il élève, une sorte d'instinct avertit l'ouvrier qu'il emploie de ne pas donner à son premier plan un caractère définitif. C'est l'aggrégation des détails toujours plus magnifiques à mesure que la cathédrale s'exhausse et se développe, c'est cette aggrégation qui doit constituer sa beauté ; or ces détails ne peuvent être préconçus ; ils subissent la loi des temps et des événements humains. Une part doit être faite à l'influence agrandie du culte, aux autres aux progrès de l'art, aux variations de la mode, aux caprices mêmes des individus.

1 Horizontalism, if the expression may be used, is the characteristic of the Grecian. — Verticalism of the Gothic. — Quarterly Review, for December, 1811.

Quiconque voudrait étudier à fond le jeu de ces influences diverses trouverait amplement de quoi satisfaire sa curiosité sous les voûtes de cette magnifique église, dont la fondation remonte au premier roi chrétien de la Bretagne (le Romain Lucius, en l'année 181 de l'ère chrétienne), et qui devint cathédrale quatre siècles plus tard, sous le Saxon Ethelbert. Consacrée deux fois par l'incendie, en 1011, lors de l'invasion danoise, et en 1070, elle fut reconstruite sur le plan actuel par l'archevêque Lanfranc (1075-1080). Les orgueilleux successeurs de ce prélat renversèrent une partie de l'édifice qu'ils ne trouvaient pas digne d'eux. Le chœur tout entier disparut et fut réédifié à grands frais (1114) ; puis, soixante ans après, survint un troisième incendie qui dévora le nouveau chœur et toute la partie orientale de l'église.

Ici commence à se dénouer l'histoire architecturale de Canterbury. On a la description de l'édifice bâti par Lanfranc (1). On sait, par des vers écrits en 1172, que la grande tour du centre, élevée entre la nef et le chœur, était surmontée d'un faite et d'un ange doré qui lui donnait son nom.

A bright and glorious cherub is advanced
On this high tower like angel guardian,
That from the neighbouring sky swiftly descends,
Over this sacred place strict watch to keep.

On sait encore que la voûte peinte du chœur de Conrad représentait le ciel ; qu'il était rempli de croix et d'images en or et en argent ; que dans l'une de ces croix soixante pierres précieuses étaient incrustées. Les mêmes documents nous apprennent qu'en reconstruisant ce chœur incendié, si l'on en conserva les dispositions principales, on changea, pour les embellir, presque tous les détails : les piliers furent allongés de douze pieds ; leurs chapiteaux, simples autrefois, s'élevèrent sous le ciseau des sculpteurs ; les arceaux, qui semblaient coupés à la hache, s'adoucèrent et s'ornèrent. On remplaça les colonnes de pierre par des colonnes de marbre ; les voûtes du chœur et de ses ailettes étaient unies, on les broda de nervures délicates et de clefs adroitement sculptées. Un mur lourdement appuyé sur des piliers séparait les transepts du chœur, on détruisit ce mur ; on maria le chœur et les transepts ; l'œil circula librement de l'un aux autres, et monta sans obstacles vers l'énorme voûte qu'ils forment aujourd'hui. Cette voûte était revêtue de boiseries peintes, on y substituait la pierre taillée, le ciment, et cette espèce de stuc qu'on appelle taph, etc.

Nous n'insisterons plus sur toutes ces modifications, essen-

(1) Par le moine Gervais. — *Decon scriptores*, vol. 1255.

tielles cependant aux yeux de quiconque étudie sérieusement l'histoire de l'art ; mais nous serions entraînés trop loin si nous descendions à ces questions de détails. Avertissons seulement le lecteur superficiel qu'en traversant la cathédrale de l'est à l'ouest, il peut prendre une idée sommaire des variations de l'architecture ecclésiastique en Angleterre pendant plus de cinq cents ans. A l'orient, où les formes primitives se sont conservées, il trouve en abondance les piliers courts, trapus, solides, les arceaux ronds et ramassés de l'ère saxonne ou normande ; l'édifice n'a pas encore pris son vol hardi, le temple tient encore à la terre. Mais à mesure que vous avancez dans le chœur, vous voyez s'allonger peu à peu l'arceau romanesque. La transition se fait sentir ; tout le chœur, ouvrage de Guillaume de Sens, et surtout la couronne de Becket, en portent la curieuse empreinte. Cette dernière partie de l'édifice, bâtie sous Henri II (1175-1175), est sans contredit une des plus remarquables comme échantillon des premières tentatives faites pour substituer les formes sveltes, les lancettes gothiques, l'ogive pointue, la fleche-fusée aux demi-cerces arrondis, aux supports circulaires, aux parastates romains. L'arceau aigu se marie, dans la couronne de Becket, à l'imitation normande des colonnes corinthiennes. Dans le transept du nord-est, vous trouvez l'ogive supportée par les mêmes piliers où posait naguère l'arceau romanesque. Vous en trouvez, de ces piliers, dont le feuillage est conforme aux dessins que Palladio nous a conservés du temple au-dessous de Trévis ; l'astragale romaine, le rouleau selon Vitruve, le tortis, etc., se retrouvent encore à chaque pas ; mais à mesure que vous avancez vers l'admirable screen qui sépare le chœur de la nef, le vrai gothique, le gothique décoré, comme on l'appelle, semble ouvrir ses ailes et s'élançer. Guillaume l'Anglais, — le premier architecte national, — renchérit sur les leçons de Guillaume de Sens, son maître ; la ligne se redresse, la colonne mince et s'élève, l'ogive s'élève, les tours montent ; rien n'arrête plus cet essor étrange qui ne compte pas avec les précédents, tient l'unité en mépris et semble n'avoir pour but que de résoudre, à force d'audace, les problèmes capricieux proposés par la fantaisie à la nature.

Le screen avait été construit par le prieur Henri d'Estria, sous Edouard 1^{er}, en 1504. Il fallut soixante-dix-neuf ans pour y ajouter les transepts occidentaux et la chapelle de saint Michel ; puis trente ou quarante ans encore pour élever la nef, longue de deux cent quatorze pieds, haute de quatre-vingts, large de quatre-vingt-quatorze. Elle fut finie sous Henri IV.

(La suite à un prochain numéro.)

O. N.

Les Régates du Havre.

27 AOÛT.



(Courses des grandes embarcations.)

Ce n'est que depuis peu d'années que les régates, courses d'embarcations à la voile ou à la rame, se sont introduites dans nos ports. Leur origine est vénitienne, car il est d'usage immémorial, dans la cité-reine de l'Adriatique, que les gondoles et les barques dites *petite so* disputent des prix de vitesse appelés *regatas*. Les gondoliers sont habiles à cette lutte décrite avec tant de poésie par Fenimore Cooper dans son roman du *Bravo*. De Venise, les régates ont passé en Angleterre, et récemment en France, à la vive satisfaction des habitants du littoral.

Les régates du Havre sont sans contredit les plus brillantes et les plus suivies, grâce à la position de ce port. La proximité de la Grande-Bretagne permet aux Anglais d'y prendre part ; la facilité des communications y attire bon nombre de riverains de la Seine, depuis Honfleur jusqu'à Paris. Une population flottante considérable, des étrangers de tous les coins du globe, des navires de toutes les nations, impriment à ces régates un caractère cosmopolite qu'on rencontrerait difficilement ailleurs, fût-ce à Venise ou à Marseille. Nous doutons que l'une ou l'autre de ces villes offre aux chaloupes concurrentes une lice aussi spacieuse, aussi commode, aussi pittoresquement encadrée. La plage, qui forme un hémicycle depuis la jetée jusqu'au cap de la Nève,

peut recevoir d'innombrables spectateurs ; ils ont en face d'eux la mer sans limites ; derrière eux, le Havre, flanqué au nord par les villas d'Ingouville ; à droite, les collines de Sainte-Adresse et le pié de la Nève ; à gauche, dans un vaporeux lointain, les blanches falaises qui s'étendent entre l'embouchure de la Seine et celle de l'Orne. Il n'y a dans aucun port de France un site comparable à celui-ci, surtout quand l'ample théâtre du rivage est garni d'une foule tumultueuse, quand des navires franchissent le golfe pour entrer ou sortir, quand des flottilles de canots circulent sur les vagues, quand des navires en panne, mouillés çà et là comme les sentinelles avancées d'un camp maritime, dessinent au bout de l'horizon leurs quilles ventrues et leurs mâtures anguleuses.

Les régates du 27 août 1815 ont dû une solennité inaccoutumée au patronage du contre-amiral prince de Joinville et du duc d'Angoulême. A sept heures, l'artillerie du port a salué l'entrée en rade des corvettes à vapeur le *Pluton*, l'*Archimède* et le *Napoléon*, dont la première portait les membres de la famille royale ; ils sont descendus à terre une heure après, et ont été conduits par les autorités à l'église de Notre-Dame-de-Grâce. Puis ils ont pris place sur le dôme de la galerie des bains Frascati, près le pavillon

aux signaux. Déjà les bateaux à voiles qui devaient concourir étaient mouillés à leur place, les voiles appareillées ; déjà les canots des juges-commissaires couraient des bordées le long de la rade pour établir l'ordre entre les jouteurs. Aussitôt que les princes ont paru sur leur observatoire, le *Rideur* a tiré deux coups de canon, et six bateaux pontés à voile, chacun d'environ douze mètres de longueur à la flottaison, se sont élançés dans la liquide carrière ; ils étaient montés par des pêcheurs du Havre et de Honfleur, et quelques-uns avaient encore à bord leurs chaluts parés à mouiller ; ils avaient à leur ordre un arbalète pour régler autour des bouées qui servaient de limites. Ils doublèrent facilement la première bouée, vent sous vergue, et la seconde grand large ; mais la brise du sud-est qui les avait favorisés vint à mollir subitement. En vain ils pousèrent leur bordée au sud-est pour gagner le vent, un calme plat les laissa à la merci du courant, qu'il leur était impossible de refouler. Pendant que les autres courses commençaient, ils demeurèrent immobiles, et leurs voiles battaient inutilement les mâts : on ne songeait plus à eux, et le calme régnait encore à terre, lorsqu'une fraîcheur, s'élevant au nord-est, les ramena vers leur point de départ avec tant de vitesse qu'on eut à peine le temps d'apprécier leur marche et leur évolution. *La Victoire*, de Honfleur,



(Régates du Havre. — Courses des Baleniers.)

patron Pollet, conservant l'avance qu'elle avait eue constamment, arriva au but la première, suivie de près par les *Deux-Cousins*, du Havre, patron Guilbert. Toutefois l'épreuve fut considérée comme nulle, parce que les vainqueurs n'avaient pas, disaient-on, conformément aux règles prescrites, doublé la troisième bouée au vent.

Durant cette contestation, les canots à la rame, à six avirons, couraient parallèlement au rivage : cinq s'étaient inscrits, mais quatre seulement se présentèrent, et l'un d'eux, l'*Émulation*, cassa son gouvernail à la première bouée; la lutte s'engagea entre l'*Éclair*, la *Répense* et la *Fine*, et, dès le début, les distances furent marquées. L'*Éclair*, patron lionard aîné, gagna le premier prix de 500 fr.; le second, de 100 fr., fut adjugé à la *Répense*, patron Léopold Mazerat.

Les bateaux à voiles non pontés, courant d'abord vent arrière, doublèrent aisément la bouée du nord; mais comme leurs flanciers, ils furent longtemps retenus au large, et surpris inopinément par la brise du nord-ouest; cette variation plaça les derniers, ceux qui avaient obtenu l'avantage. Le *Vite*, qui avait dépassé les huit autres concurrents, se trouva sous le vent presque cap pour cap; le *Havre-et-Guadeloupe* prit la tête, et atteignit le premier le but; le *Général-Vandamme* marchait le second; tous deux s'attendaient à une ovation, mais les juges-commissaires annulèrent la course, alléguant que le changement du vent, en nécessitant des combinaisons imprévues, avait jeté du doute sur quelques manœuvres; que l'un des bateaux avait fait usage de l'aviron, et qu'un autre avait mouillé pour se soutenir, contrairement aux prohibitions établies.

Les trois dernières courses ont eu de plus complets résultats; quatre pirogues balennières se parties ensemble : la *Hirondelle*, patron Alexandre Manconduit, a pris la tête; la *Villante*, le *Petit-Eugène* et la *Blonde* suivaient à quelque distance. A une encablure du but, l'*Hirondelle*, trop rapprochée, aborda la *Villante*, et pendant que les navigateurs s'efforçaient de dégager leurs avirons, le *Petit-Eugène*, aux acclamations des spectateurs, franchit rapidement le fin de la collision. L'*Hirondelle* ne perdit point courage; débarrassée de l'obstacle qui la retenait, laissant derrière elle la *Villante* et la *Blonde*, elle poursuivit son concurrent, et parvint à le dépasser à la première bouée; elle a remporté le premier prix de 500 fr.; le prix de 200 francs n'a pas été disputé au *Petit-Eugène*, patron Morin.

Dans la course de canots de fantaisie, deux gigs anglais, le *Sphinx* et le *Grand-Turc*, ont initié contre la *Belle-Poule*, la *Sylphide* et *Lusterna*; le *Sphinx*, monté par Robert Coombs et quatre rameurs expérimentés, l'a emporté sur la *Belle-Poule*; l'autre gig anglais n'est arrivé que le dernier; la *Sylphide*, embarcation de forme nouvelle, et construite en fer, n'a pu soutenir l'épreuve jusqu'au bout.

La dernière course, celle des amateurs, n'avait pour acteurs que des membres de la *Société des Régates*; la *Rouge*, *Lusterna*, *Gipsy*, le *Clacou*, ont fait assaut d'adresse et d'agilité; le prix unique, qui a obtenu *Gipsy*, à M. Cor, était une paire de magnifiques vases en porcelaine de Saxe.

Ainsi se sont terminées les cinquantes régates du Havre. Les preuves sont descendues sur l'esplanade du grand salon de Frascati, où le maire a successivement appelé les vainqueurs. Le prince de Joinville a annoncé qu'il accordait à la ville une somme annuelle de 2,000 fr., destinée à fonder de nouveaux prix. Le soir, un feu d'artifice a été tiré en mer, et quoique les poutons fussent trop rapprochés de terre, c'était un beau spectacle que les bombes, dont la courbe se reproduisait dans les eaux, les serpenteaux et les fusées qui tombaient en pluie sur les vagues illuminées, et les flammes du Bengale, dont les reflets multicolores faisaient resplendir la haute mer.

Les deux courses déclarées nulles ont été recommen-

cées conformément à la décision des juges-commissaires. Les *Deux-Cousins*, patron Sabolle, ont gagné le prix de 1,000 fr.; le *Bon-Père*, patron Berny, celui de 250 fr.; la *Victorine*, triomphante la veille, s'est échouée en allant prendre son mouillage. Le premier prix des bateaux à voiles non pontés a été décerné au *Vite*, appartenant à M. Barbe; le second à la *Lionne*, appartenant à M. Cor. La *Louise*, la *Mosquita*, le *Général-Vandamme* et l'*Ariel* ont renoué. Le *Havre-et-Guadeloupe* n'a pas couru.

Inauguration de la statue de Henri IV.

A PARIS.

L'arrivée de la reine d'Angleterre a trop détourné l'attention publique de cette grande fête nationale, qui semblait justement destinée à avoir un grand retentissement dans toute la France.

Le 25 août, à onze heures et demie, une salve de vingt-coups de canon a annoncé l'entrée de M. le duc de Montpensier dans la ville de Paris. Le corps municipal s'est rendu au pont de Jurançon pour recevoir le prince, qui, bientôt après, mettait pied à terre au château où naquit son aïeul, le 15 décembre 1555. Des courses de chevaux, un concert, un bal, deux jours de fêtes préliminaires, ont précédé la grande solennité de l'inauguration, célébrée avec une magnificence digne de son objet. Ce jour-là, le département des Basses-Pyrénées était tout entier concentré dans son chef-lieu, et la population quadruplée ondulait aux abords de la place Royale. Le duc de Montpensier y est arrivé à dix heures, accompagné du conseil-général du département, de l'état-major de la division, des membres de la cour royale et des tribunaux, de MM. le duc de Cazes, grand-référendaire de la Chambre des Pairs, du marquis de Launay, pair de France, et du lieutenant-général Harispe. A l'approche du cortège, un orchestre dirigé par M. Habeneck a exécuté la *Ba-taille d'Ivry*; des chœurs ont chanté d'une voix retentissante une ballade de circonstance dont M. Aubert avait composé la musique, et M. Liadères les paroles. Après le dernier couplet, la statue de Henri IV était débarrassée des draperies blanches qui la dérobaient aux regards. Vingt-un coups de canon ont annoncé au loin que le Beau possédait enfin ce monument tant désiré; les acclamations de vingt mille spectateurs se sont mêlées au bruit de l'artillerie; les chœurs ont fait entendre : *Vive Henri IV!* et l'orchestre, après avoir reconnu le vieux refrain français, à tout l'air bourgeois *La hant sur les montagnes*, alors ont commencé les formes sacramentelles de l'inauguration. Le duc et les principaux fonctionnaires en ont signé le procès-verbal, que l'on a déposé dans un caveau pratiqué sous le piédestal, en y joignant l'histoire de Henri IV, par Peréfixe (édition élzévirienne), le recueil de ses lettres, publiée par la Société de l'histoire de France (2 vol. in-1°), la *Henriade*,

des médailles, et diverses monnaies frappées au seizième siècle. Le comte de Saint-Griec, président du conseil-général du



(Statue de Henri IV, par M. Rogné.)



(Inauguration de la statue de Henri IV, à Pau.)

département, le préfet, le duc de Montpensier, prenant tour à tour la parole, ont rappelé à l'envi les qualités de Henri le Grand. L'impression produite par ces discours durait encore, quand le duc de Montpensier s'est approché du monument, a scellé la pierre du caveau, et a fait d'un pas lent le tour de la statue, pendant que la musique des régiments répétait : *Vive Henri IV !*



(Berceau de Henri IV, au château de Pau.)

Les journaux, en rendant compte de cette fête à la fois nationale et locale, ont parlé d'enthousiasme indéfinissable, de cris d'allégresse, de sentiment de bonheur débordant de toutes les âmes, si bien que le lecteur de sang-froid est naturellement tenté de les taxer d'exagération. Rien de plus réel cependant que les transports de joie des habitants de Pau, à la vue du marbre qui reproduit les traits de leur royal concitoyen. On a toujours aimé Henri IV dans toute la France; mais on lui a voué une espèce de culte dans l'ex-province du Béarn. Là réna longtemps sa famille. Ce fut sa mère, Jeanne d'Albret, qui donna le titre de ville à la bourgade de Pau, le 4 novembre 1502. Les devises d'Henri d'Albret et de son épouse Marguerite sont encore visibles dans les appartements du château qu'ils ont fait bâtir. L'enfance de leur petit-fils Henri IV s'écoula sur les rives du Gave; il fit à Pau l'apprentissage de la vie et du pouvoir; et lorsque les destinées l'ont appelé au trône de France, il n'oublia point ses chers compatriotes. Aussi écrivait-il, le 20 décembre 1595, en donnant à son lieutenant commission de tenir les états de son royaume de Navarre et du pays souverain de Béarn : « Vous avez déjà assez séjourné dans le pays pour avoir reconnu et observé les mœurs de mes sujets, lesquels je désire que vous mainteniez en cette ferme érection, que, comme ils sont les premiers sur qui Dieu m'a donné autorité, je veux continuer envers eux ce soin et cette affection singulière que j'ai portée dès ma naissance. »

Les Béarnais ont répondu à ces protestations par un attachement inviolable, qui s'est perpétué d'âge en âge. Les paysans des environs montrent encore avec orgueil les lieux qu'il fréquentait de préférence, les rochers qu'il gravissait, les fontaines où il se désaltérait durant ses promenades. On voit, au château de Pau, pour les réparations duquel on a dépensé récemment plus de 500,000 francs, la chambre à coucher où Jeanne d'Albret enfantait en chantant le cantique national : *Auxste Dame dei cap deu Pont, ajudat me à d'aqueste bore*. On conserve religieusement son lit de bois sculpté, et l'éclat de la fortune qui lui servait de berceau. Cette dernière relique, menacée par la Révolution, fut sauvée par M. de Beauregard, qui lui substitua une écaille à peu près semblable dont l'éclat passager. L'écaille authentique est placée sur une espèce d'estrade, et surmontée de trophées, qui ne contribuent pas à l'embellir.

Les souvenirs du Béarn peuplent toute la contrée. Au village de Billères, situé à l'extrémité occidentale du parc du château, est la maison de Lassusaa, père nourricier de Henri IV. Par un arrêt du Grand Conseil, en l'an 1772, Louis XV accorda cent arpents, sur la plaine de Pont-Long, à la famille Lassusaa; le vieux bâtiment, qui tombait en ruines, fut réparé sous la Restauration. Quand la duchesse de Berri le visita, le 20 juillet 1828, les descendants du nourricier lui présentèrent le berceau sur lequel le jeune Henri s'appuyait dans ses excursions pédestres. Le duc de Montpensier n'a pas

voulu quitter les Basses-Pyrénées sans aller en pèlerinage à Billères, et c'est le dernier rejeton de Lassusaa qui lui a fait les honneurs de l'habitation patrimoniale.

Voilà déjà un siècle que les habitants de Pau avaient en



(Lit de Henri IV, au château de Pau.)

la pensée de consacrer un monument à Henri IV. Les états provinciaux en votèrent le fonds, et demandèrent une autorisation au gouvernement, qui, pour répondre à leurs vœux, s'empessa de leur envoyer une statue en bronze de Louis XIV. Les malins Béarnais s'en vengèrent en insérant sur le piédestal des vers jolais qui débattaient ainsi : « *I n'ot pas pèy l'arrabid deu nouste gran Henri* (à celui-ci qui est l'arrière-petit-fils de notre grand Henri). » En 1793, on fondit des canons avec l'image de l'arrabid, et comme on n'eût pas traité moins

également celle du trisaïeul, les Béarnais durent se féliciter de ne l'avoir pas obtenu. Le monument actuel a été érigé à la place du bronze détruit; il est l'œuvre de M. Ragzi, et a été exposé au Salon de 1842. Le statuaire a consigné sur le livre de cette année les intentions qui ont présidé à sa composition : « *Henri IV témoigne à ses nobles guerriers sa volonté de marcher avec son armée au secours de Henri III, et les engage à rassembler autour de lui tous ses vassaux armés pour accomplir ce projet.* » En ac-

pli, e qu'on serre jusqu'à ce que le bord libre des paupières soit complètement en dehors.

Dans l'Algérie, les barbiers sont les chirurgiens des Maures, et les thalibis (savants) leurs médecins; quelques secrets jadis tombés aussi de la médecine parmi les habitants des villes.

Les saignées se pratiquent avec des rasoirs, en faisant des ponctions aux jambes, après les avoir serrées fortement avec des bandes de gaze avec la corde de leur turban; quant aux saignées du bras, ils les font comme nous, seulement la plupart ne connaissant pas la position de l'artère brachiale et du tendon du biceps, blessent souvent l'un et l'autre, d'autant plus qu'ils ne servent que d'une lancette très-longue, comme celle des aborigènes; nous avons été témoins de quelques accidents de ce genre pendant notre séjour en Algérie. Pour saigner à la tête, les thalibis maures serrent le cou à l'aide d'une corde en poil de chameau, de manière à former une turgescence de la face; cette turgescence obtenue, ils incisent la veine qui passe au-dessus de la racine du nez. Pour faciliter l'effusion du sang, les thalibis roulent un bâton sur les incisives; et, pour arrêter la saignée, ils se servent d'une espèce d'emplâtre fait avec de la terre argileuse par-dessus lequel on attache un mouchoir.

Pour les Arabes les plus superstitieux de quelques douars, les défenses d'un sanglier réduites en poudre, et prises dans un breuvage, guérissent la fièvre.

Le cerveau du chameau donne à l'enfant qui en a mangé la mélancolie et la ruse nécessaires à un guerrier maraudeur.

La tête de l'hyène rendrait fon l'homme qui en aurait mangé, et, lancée au milieu d'un troupeau, elle produirait le vertige chez les bœufs, les moutons et les chevaux, etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les aberrations de cette médecine thérapeutique des indigènes des douars.

Les Arabes n'ont aucune notion d'une science toute moderne, l'orthopédie; il est vrai de dire qu'on ne rencontre pas parmi eux cette multitude de difformités qu'on observe en Europe; cela tient à la nature de leur organisation forte et vigoureuse, à leur vie très-sobre, exempte de ces travaux pénibles et assidus qui déforment la taille, et surtout à ce que les enfants rachitiques et scrofuleux, manquant presque toujours de soins, meurent de très-bonne heure; on prend même que les enfants qui, d'après leur vice de conformation, ne paraissent pas destinés à vivre, n'ont pas à souffrir ou à végéter longuement... les Arabes de quelques tribus passent pour vivre, à l'égard de ces malheureux, la coutume des Spartiates... Nous ne garantissons pas le fait, mais il semble probable, d'autant plus que l'infanticide peut se commettre avec une grande impunité, par la raison qu'on n'a pas pu obtenir, même des indigènes des villes, la déclaration des morts et des naissances et un état civil en règle.

L'art des accouchements est la partie médicale la plus arriérée en Afrique. Dans un grand nombre de tribus, les femmes, pour accoucher, s'asseient sur une espèce de chaise, se tenant par les deux mains à une corde fixée au plafond ou au sommet d'une tente, tandis qu'une matrone, placée derrière, comprime le ventre du haut en bas avec une serviette plée en long.

Pour les maladies des yeux, malgré leur fréquence en Afrique, la médecine arabe n'est guère plus progressive. De temps immémorial, même avant Averroès, Albucasis et les anciens médecins de ce pays, on avait cru remarquer que certaines chairs avaient la propriété de fortifier et d'éclaircir la vue, comme par exemple celles de pie, d'hirondelle, d'oie, de vipère, de loup, de bouc et d'oiseaux de proie. Aujourd'hui, les Arabes, aussi bien qu'une ophthalmie grave se manifeste, ne songent qu'à deux choses : 1° soustraire l'œil à l'action de la lumière; 2° le préserver du contact de l'air. Pour cela, ils couvrent, tamponnent et compriment l'œil avec plusieurs compresses et des mouchoirs de coton fortement serrés autour de la tête. Ils ne touchent pas à cet appareil pendant une semaine; les personnes qui le peuvent restent en repos, et celles qui sont obligées de sortir pour travailler, et qui n'ont qu'un œil malade, arrangent leur mouchoir de façon à le couvrir complètement, en laissant l'œil sain à découvert. Au bout de huit jours on ôte les compresses; quelquefois le malade est guéri, d'autres fois l'œil est fondu et l'on ne trouve qu'un moignon charnu.

Cette médication, quelque étrange qu'elle paraisse, pourrait néanmoins être employée avec succès dans quelques cas; il s'agirait alors de faire une compression graduelle et de bien choisir l'époque de la maladie; car, dans la période aiguë, lorsque l'œil se trouve dans un état d'irritation et de turgescence très-prononcée, ce moyen thérapeutique n'aurait d'autre résultat que la perte de l'œil. Les Égyptiens, d'ailleurs, se servent souvent de cette compression au début même de l'ophthalmie purulente, et quelquefois ils réussissent. On sait en outre que cette médication a été employée avec avantage à Paris, dans la maison de refuge des orphelins du choléra. Les Arabes font rarement usage de cultures et de pomades; les plus souvent ils lavent les yeux encore tout enflammés avec du jus de plantes astrincentes ou avec de l'eau froide, ce qui contribue quelquefois à faire passer des conjonctivites simples à l'état catarrhal-purulent.

Il m'est arrivé et cela est sans doute arrivé à d'autres praticiens qui ont exercé la médecine en Afrique de faire des prescriptions à des indigènes malades, et de les rencontrer une ou deux semaines après ayant l'ordonnance *pluie ou cu* comme un scapulaire, ou bien religieusement cachée sous leurs vêtements, sans avoir fait aucun usage des médicaments prescrits.

Au mois de juillet dernier, j'ai été chargé par M. le directeur de l'intérieur de l'Algérie d'examiner et de classer, d'après la nature de leurs maladies, les musulmans atteints de maux d'yeux ou de cette complainte, qui pourraient être régus dans l'hôpital militaire qu'on projette de fonder à Alger pour les malheureux indigènes. Parmi le nombre des personnes qui nous ont été amenées au bureau de Meccue et Médine par les



J. DONTÉ ET CHAMPIN.

(Maison à Bihères, près de Pau, où Henri IV a été nourri.)

cordant des éloges à l'exécution sévère de la statue, nous croyons qu'il est un peu ambitieux d'avoir voulu exprimer tant de choses complexes par les gestes et l'attitude d'une seule figure.

Il n'est pas sans intérêt de donner quelques détails biographiques sur un sculpteur que *Lapérouse* et *Henri IV* achèvent de mettre en évidence. M. Ragzi (Nicolas-Bernard) est un Italien naturalisé Français depuis longues années. Né à Carrare, en 1791, il y remporta le second grand prix en 1809. Il vint à Paris sous la direction de M. Bosio, et se fit remarquer, en 1817, par un *jeune discipole prêt à lancer son disque*; il obtint la médaille d'or au Salon de 1819, pour un groupe et deux statues, que le livret indique en ces termes : « *L'Amour, s'approchant du lit de Psyché, entend soupier cette nymphe, groupe en marbre.* — Montesquieu inéditant sur l'*Esprit des Lois*. — Henri IV, statue commandée par le comte Dijon, pour en faire hommage au roi. Ce prince, n'étant encore que roi de Navarre, manifeste à ses sujets le projet de reconquérir le trône de ses ancêtres; il les engage

à se réunir autour de lui. La main droite qu'il leur tend exprime sa clémence, et la main gauche, portée sur son sabre, est l'emblème de sa puissance.

L'Amour s'approchant du lit de Psyché est au Luxembourg, le *Henri IV* à Nérac, et le *Montesquieu* au Palais-de-Justice de Bordeaux. Nous connaissons de M. Ragzi plusieurs travaux remarquables, répartis en divers édifices : à Saint-Etienne-du-Mont, la *Vierge tenant l'Enfant-Jésus*; à Grenoble, *Rayard mourant*, statue en bronze; dans la salle d'exposition des sculptures, au Louvre, *Hercule retirant de la mer le corps d'Icare*; à Versailles, *Iluges Capet*, statue en marbre; *Jean Bonicourt* et *Jacques de Bourbon*, en plâtre; à la Madeleine, *saint Vincent de Paule* et *saint Michel*.

La fête de Pau a été une ovation pour cet honorable statuaire, que le préfet avait officiellement invité à y assister. Le duc de Montpensier s'est fait présenter M. Ragzi, ainsi que M. Latapie, qui, en qualité d'architecte de la ville, a coopéré à l'érection du monument.

De la Médecine chez les Arabes (1).

Malgré le fatalisme inhérent à leur religion, les Arabes accordent une grande confiance à la médecine; et c'est à tort que certains auteurs ont avancé que les musulmans craignent de léser la divinité en croyant à l'art de guérir.

Les baïns sont la panacée universelle des indigènes de l'Algérie; ils les emploient dans toutes les maladies, quels que soient l'âge et le tempérament des malades.

L'application du feu joue un grand rôle dans leur thérapeutique chirurgicale; c'est à l'aide de ce moyen violent qu'ils prétendent guérir les engorgements du foie et de la rate, et une grande partie des maladies d'estomac.

Pour les blessures d'armes à feu, ils rongent à blanc un anneau ou bague de fer qu'on applique à l'orifice de la plaie. Il s'établit ainsi une suppuration et des bourgeonnements de bonne nature, l'introduction de l'air devient difficile, et la guérison est très-rapide.

Pour les foulures, les entorses, les loupes et les engorgements des articulations, leur médecine n'est pas moins violente.

M. le gouverneur-général Bugeaud a bien voulu nous communiquer le fait suivant : Un chef arabe nommé Ben-Kadour-Ben-Ismael, qui accompagnait le général en qualité d'adjudant-camp dans une partie de chasse aux environs d'Oran, tomba de son cheval qui s'abattit sur lui; on releva le cavalier tout *fondu, brisé*, et on le fit transporter sans connaissance dans une tribu voisine. Quatre jours après, le général, qui le croyait blessé mortellement, ou tout au moins estropié pour toute sa vie, ne fut pas peu surpris de le voir reparaître à cheval dans une revue. On lui apprit qu'un thalib (médecin) appelé près de l'Arabe aussitôt après l'accident, lui avait prononcé un fer rouge sur les articulations principales des membres supérieurs et inférieurs, après quoi il avait fait bae-

siner les brûlures avec la teinture du *henné*, espèce de solution astringente du *Larsonia inermis* dont les indigènes se servent pour donner une teinte jaunâtre aux ongles, aux mains et quelquefois aux bras et aux jambes. C'était à l'emploi de ces moyens énergiques qu'était due une guérison si prompte et si merveilleuse.

On comprend que de semblables cures, si rares qu'elles soient, suffisent pour perpétuer la foi des Arabes dans les traditions médicales de leurs ancêtres.

L'appareil que les Arabes emploient pour les fractures consiste en une peau de la largeur du membre fracturé; on pratique sur cette peau des trous suivant une ligne perpendiculaire, et dans ces trous on introduit une lame de roseau ou de bois flexible pour chaque colonne; on forme ainsi un appareil complet, pouvant servir à la fois d'attelle et de bandage, qu'on solidifie avec un amalgame d'étopées et de mousse, quelquefois de terre glaise et de filasse.

L'entropion, ou renversement des paupières et des cils en dedans, est une maladie très-fréquente en Afrique. Les anciens chirurgiens avaient déjà compris que le seul moyen de guérir radicalement l'entropion était de détruire d'une manière quelconque l'excès de peau de la paupière qui, en se relâchant, se roulait dans l'œil; pour cela ils se servaient d'un morceau de potasse caustique qu'ils promenaient le long de la paupière; la plaie et la forte cicatrice qui résultaient de cette brûlure rapetussaient la paupière, qui se dégageait alors du globe de l'œil, et la guérison était plus ou moins complète.

Le procédé arabe, rempli d'une foule d'inconvénients, a été préconisé dans ces derniers temps par Helling et par le nomme Quatref, ce dernier se l'est approprié en substituant tout simplement l'acide sulfurique à la potasse caustique.

Quelques Arabes de l'est de l'Algérie guérissent l'entropion en faisant un pila à la peau des paupières et en la traversant avec plusieurs soies de corail, qu'on noue sur le

(1) Extrait du Rapport officiel de M. le docteur Fournier, sur les Causes, la Nature et le Traitement des Maladies des Yeux en Afrique.

employés de la police maure, il y avait le nommé Mohamed-ben-Quassen, Arabe affecté de fonte de l'œil droit et de eucoma complet sur l'œil gauche; la vision était abolie. Ce malheureux portait sur le front, autour de la corde en poil de chameau, *quatorze* amulettes en peau de la forme d'un carré allongé, et sur lequel on remarque des carrés magiques, quelques lignes écrites en arabe et un grand nombre de signes cabalistiques et de chiffres rangés dans une espèce de table pythagoréenne; c'est par leurs différentes combinaisons que les thalès croient découvrir les choses les plus mystérieuses et opérer les miracles de la sorcellerie.

Voici la traduction libre d'une de ces amulettes; nous devons cette traduction à l'obligeance de M. Reinard, membre de l'Institut :

On lit en tête: « Au nom du Dieu clément et miséricordieux; que Dieu soit propice à notre seigneur Mahomet, à sa famille et à ses compagnons. »

Vient ensuite le commencement de la sourate XXXVI^e du Coran, où Dieu est supposé parler ainsi à Mahomet : « Y.-S., par le Coran sage, tu es du nombre des envoyés divins, et tu marches dans une voie droite. C'est une révélation que l'Éternel glorieux et clément t'a faite, afin que tu avertisses ton peuple de ce dont leurs pères avaient été avertis, et à quoi ils ne songent guère. Notre parole a été prononcée contre la plupart d'entre eux, et ils ne croient pas. Nous avons chargé leurs os de chaînes qui leur serrent le menton, et ils ne peuvent plus lever la tête. Nous avons placé une barrière devant eux et une barrière derrière. Nous avons couvert leurs yeux d'un voile, et ils ne voient pas. »

Ces dernières paroles font évidemment allusion à l'état de la personne pour laquelle on les a mises en usage. La suite de l'écrit est destinée à procurer au malade la guérison. Elle commence ainsi : « Au nom de Dieu, par Dieu... Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu; il n'y a de force qu'en Dieu... » Malheureusement l'écriture est si mauvaise, qu'il serait bien difficile d'offrir un sens complet.

Les deux carrés placés au milieu de l'écrit et celui qui est au bas à droite, sont ce qu'on appelle du nom de *carrés magiques*. Il en est parlé dans nos livres de mathématiques, et ils appartiennent à la science des nombres, qui tenait une si grande place dans les doctrines de Pythagore. Seulement ici, au lieu de chiffres, on a employé les lettres de l'alphabet arabe, qui, à l'exemple des lettres des alphabets hébreu et grec, ont une valeur numérique.

Le carré du milieu, du côté gauche, renferme les lettres **ط ب ج د ه و ز ح ط** ou 492, **ز ح ط** ou 557 et **ط ب ج د ه و** ou 816. Ces neuf signes représentent les neuf unités, les seules qui, pendant longtemps, ont été exprimées dans le calcul, jusqu'au moment où l'on a marqué le zéro. Si, comme cela se rencontre souvent dans les traités arabes de magie, on se borne à marquer les lettres qui occupent les quatre angles, on a **ط ب ج د** ou 8642;

ce qui, en procédant comme font les Arabes, de droite à gauche, présente une progression arithmétique. Le groupe **ط ب ج د ه و ز ح ط** est précisément celui qui occupe le carré du bas, et ce groupe est répété quatre fois, chaque fois dans un ordre différent. Sur les divers usages de ces carrés chez les Orientaux, on peut consulter le deuxième volume de mon ouvrage intitulé : *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas.*

Chacune de ces amulettes, vendue par les savants ou par les marabouts, coûte aux Arabes de dix à douze sous; quelquefois le papier mystérieux est simplement couvert de spandrap, et dans ce cas l'ordonnance ne vaut que six sous.

A voir ce charlatanisme superstitieux, onrait que ces hommes sont les successeurs d'Aévius, d'Avicenne, d'Ibn-Albas, d'Ibn-Albucasis, d'Averroès, et de tant d'autres praticiens arabes qui ont illustré la médecine et la chirurgie dans ce même pays?

La croyance religieuse des Arabes est tellement puissante, que quelquefois, malgré la désorganisation des yeux et la cécité complète, ils ont beaucoup de confiance dans ces sortes de remèdes, et ne désespèrent pas de leur guérison. Eh bien! ces idées absurdes, ces pratiques contraires au bon sens et à la raison, nous étonneraient beaucoup chez un peuple barbare, si l'histoire ne nous avait pas transmis des absurdités pareilles, qui furent longtemps en crédit chez des nations civilisées et parmi les plus hautes classes de la société. N'a-t-on pas vu une reine de France (Catherine de Médicis), qui, pour se préserver des maux physiques et moraux, portait sur son ventre une peau de veau étrangement baroïde, semée de figures et de caractères grecs diversément enluminés? Cette peau avait été préparée par Nostradamus, et plusieurs auteurs contemporains prétendent que c'était la peau d'un enfant étranglé.



Viendra-t-elle ou ne viendra-t-elle pas? — Telle est la question qui circule de proche en proche. — Oui, dit l'un. — Non, dit l'autre. — J'en suis sûr. — J'en ai la certitude. — Je le tiens d'une source authentique. — Une personne digne de foi vient de me l'assurer. — Elle sera demain de retour à Brighton. — Elle arrivera demain à Paris. — Son yacht l'attend pour partir. — Sa loge est toute prête à l'Opéra. — Elle visitera Versailles. — Elle ne le visitera pas. — Vous verrez? — Je ne verrai rien du tout.

Ainsi parlent les curieux, les donneurs de nouvelles et les oisifs; mais, pour être véritable historien, je dois dire qu'au milieu de tout ce cliquetis de demandes et de réponses, Paris restait indifférent. Le grand écart qui se faisait à En, le grand bruit qui arrivait des bords de l'Océan s'éteignait, pour ainsi dire, aux portes de la ville et n'y apportait qu'un écho affaibli et presque imperceptible.

Vous dites cependant qu'on se questionnait de tous côtés. Oui, sans doute; dans ce Paris immense et perpétuellement agité, il y a en tout temps, une foule qui se tient aux écoutes et s'agit à la volée les nouvelles qui passent dans l'air, pour en causer et s'en distraire; cette population, toujours prête à se mettre à sa fenêtre ou sur sa porte, s'occupe souvent de la première bagatelle venue, d'une tuile qui se détache du toit d'une maison, ou d'un oiseau échappé de sa cage. Comment se s'occuperait-elle pas de la visite problématique d'une reine étrangère? D'ailleurs, la reine Victoria est jeune, à coup sûr, et aimable, dit-on; c'est un hameçon suffisant pour amener cette bonne ville de Paris, qui n'aurait pas manqué de lorgner S. M. britannique avec une attention particulière, afin de savoir à quel s'en tenir sur son compte.

Je ne prétends donc pas que l'arrivée à Paris de la reine d'Angleterre n'eût pas produit un certain effet, comme on doit s'y attendre de tout spectacle singulier et rare; ce que je veux dire, c'est que Paris ne s'est que médiocrement inquiété de cette arrivée, et que, ne la désirant pas, il n'a jamais eu l'air un seul instant d'y croire; la grande scène du Tréport ne lui faisait nulle envie; il en parlait comme d'une pièce dramatique toute locale et représentée sur un théâtre particulier; quant à prendre, à son tour, sa part de la représentation, encore un coup, c'était le moindre de ses soucis.

Quoi donc! est-ce que Paris aurait perdu la tradition de son antique galanterie et de son hospitalité si renommée? est-ce manque de chevalerie? est-ce rancune?

Pour la galanterie et pour l'hospitalité, je crois, quoi qu'en dise, que le Paris d'aujourd'hui vaut bien le Paris d'autrefois; ce sont toujours les mêmes mœurs confiantes, affables et faciles; Paris offre volontiers la main à qui vient le visiter; il n'y a pas de ville qui sourie de plus loin à un étranger, et se livre à lui avec plus d'abandon. Ce n'est certes pas Londres qui lui disputera le prix de l'aménité et de la bienveillance. La reine Victoria aura donc pu se rendre à Paris à coup sûr; comme femme et comme jeune femme, elle n'y eût rencontré qu'égarés et que politesse; Paris, que l'Opéra-Comique a surnommé le *paradis des femmes*, ne se serait pas chargé en enfer tout exprès pour notre royale voisine; et même il aurait pu de grand cœur se les belles dents blanches et jusqu'à sa robe puce, son chapeau de paille, ses rubans jaunes et sa plume d'autruche.

Mais être poli ou empressé, ce sont deux affaires différentes, et certainement Paris n'eût pas poussé les choses jusqu'à l'empressement. Or, pour une jolie femme et pour une reine qui vient à travers la mer vous rendre visite, la froide politesse est-elle une indemnité de voyage suffisante et suffisamment agréable?

Paris a donc de la rancune? — Non vraiment, dans la triste acception du mot; mais Paris a de la mémoire; on l'a souvent traité de ville légère et oublieuse; à la surface, soit! mais dans le fond, Paris est plus sérieux qu'on ne le dit, et se souvient longtemps. Pendant quinze ans, ne semblait-il pas avoir oublié la Restauration? Au 27 juillet 1850, on a vu si la mémoire lui était revenue! d'autres ressentiments, qui datent de la même époque, vivent toujours dans son souvenir, et le présent n'a pas contribué à effacer le passé; il vaut donc mieux que la reine d'Angleterre n'ait pas prolongé son voyage jusqu'à cette ville de mémoire tenace.

Là-bas, où elle est descendue, sur le rivage de la mer, le terrain est neutre en quelque sorte; ce n'est, pour ainsi dire, ni la France ni l'Angleterre; mais ne vous semble-t-il pas que si une reine anglaise, même pour quelques jours de courtoisie et de fête, se fut avancée au cœur du pays et dans la capitale, la terre de France eût éprouvé un douloureux sassement?

Ah! je vois; vous êtes de ces gens à passions aveugles et intolérables qui veulent que les peuples se regardent toujours d'un œil plein de soupçons et de haine. Ne devriez-vous

donc pas que ces entrevues royales rapprochent les gouvernements, adoucissent les ressentiments de nation à nation, et travaillent à l'harmonie générale? Je n'en crois pas un mot :

Le flot les apporta, et le flot les remporte !

Quant à l'amitié des peuples, il est sans doute de leur intérêt de s'entendre le mieux possible, mais de ne pas trop s'aimer. L'amitié extrême est comme l'amour excessif; elle se donne tout entière, sans garantie et sans sûreté, et dans ces passions à deux, il y en a presque toujours un qui perd sa volonté, tandis que l'autre la garde, et celui-là finit par être la dupe de l'autre. Il est bon aussi que les peuples se souviennent.

Paris n'aura fait ainsi aucune avance à la reine d'Angleterre. Quant aux frais de sa solennelle réception, il y a contribué pour une portion bien petite; tandis que le vieux château des Guises établit un grand luxe d'hospitalité, Paris, la ville souveraine, la capitale du monde civilisé, comme on l'appelle, se contentait d'envoyer à la reine Victoria, pour sa contribution de galanterie, l'Opéra-Comique et le théâtre du Vaudeville, mademoiselle Darcier et M. Moreau-Sainti, d'une part, de l'autre, madame Doelle et M. Arnal. Il est difficile de faire moins d'étalage.

Je dois dire que si Paris n'a rien offert de plus, ce n'est pas la faute de messieurs les directeurs et de messieurs les comédiens; tous se sont proposés pour chanter, danser ou déclamer en l'honneur de Sa Majesté Britannique.

Le Théâtre-Français appuyait sa demande sur son vieux blason et son vieux titre de comédien ordinaire du roi; l'Académie royale de Musique parlait de sa couronne lyrique, et semblait vouloir faire des roudades de puissance à puissance; M. Delestre-Poirson s'écriait : « Prenez mon Gymnase ! » M. Ancelot : « Mon Vaudeville, je vous en supplie ! » tandis que M. Crosnier mettait son Opéra-Comique aux pieds de l'Angleterre; M. Crosnier et M. Ancelot l'ont emporté. Le Théâtre-Français, l'Académie royale de Musique, quittant la partie d'assez mauvaise humeur, se plaignent de leur grandeur méconnue; quant au Gymnase et à M. Poirson, ils déclarent vouloir en référer à madame la duchesse de Berri.

M. Crosnier a soutenu sa bonne fortune avec modestie; le jour où l'Opéra-Comique s'est transporté au château d'Eu, une affiche, placardée sur les grands murs de Paris, disait tout bonnement aux passants : « Théâtre de l'Opéra-Comique; aujourd'hui, relâche. »

M. Ancelot, ancien lecteur de Charles X, n'a pas su contenir sa joie et la garder à huis clos; il a fallu qu'il l'étalât au dehors et à fidèleborder. On a pu lire pendant deux jours, sur l'affiche du Vaudeville, ces mots en lettres colossales : « Relâche, par le service du roi. » Cette formule, pour le service du roi, n'est d'ordinaire employée que pour les ambassadeurs en mission et pour les officiers qui risquent de se faire tuer à la tête d'un régiment ou d'une armée. M. Ancelot, avec le tact et la convenance qui le caractérisent, en a fait emploi à propos d'Arnal et des *Cabinets particuliers*; c'est une déviation un peu forte de l'usage consacré, qui a d'abord surpris tout le monde; mais on s'est rapidement bien vite que M. Ancelot était fourré dans cette affaire-là, et aussitôt la surprise a cessé; on connaît M. Ancelot; on sait depuis longtemps, qu'il est naturellement porté à entrer en service.

Il s'est passé une singulière aventure au Tréport, le lendemain du débarquement de la reine; la foule avait disparu dès la veille avec le cortège royal; il ne restait plus que de simples mortels, venus là depuis quelques jours pour prendre des bains de mer, et parmi eux des jeunes femmes revêtues de la blouse de toile grise, que les gars jolies baigneurs plongeaient dans le flot mugissant. Les navires qui avaient accompagné S. M. Victoria se voyaient, du rivage, immobiles et à l'ancre; quelques maelots seulement étaient à terre. Un d'eux, apercevant cette foule charmante qui s'abandonnait au flot, et se dit sans doute par l'exemple, s'arrêta tout à coup, jeta bas son chapeau, puis sa veste, puis ses vêtements un à un, jusqu'au plus intime, si bien qu'en un clin d'œil il se montra dans un costume qui n'aurait causé aucune sensation aux fils Marquis ou chez les Hotentots, mais qui parut, au Tréport, d'une mode un peu hasardeuse. Des *bada* partirent de tous côtés, et les maïades scandalisées se plongèrent de plus belle dans le sein d'Amphitrite. A ce bruit, un commandement chargé de veiller au vestiaire s'avance vers le délinquant. Je ne dirai pas précisément qu'il le saisit par le collet, il n'y avait pas pris; mais il l'apostropha en ces termes :

LE GENDARME. — Que faites-vous-là, monsieur?

LE MATELOT. — Moà vouloir promener moà.

LE GENDARME. — Dans ce costume?

LE MATELOT. — Moà vouloir baigner moà.

LE GENDARME. — A la bonne heure! mais on ne se baigne pas ainsi. C'est un peu trop négligé, mon vieux!

LE MATELOT. — Moà vouloir baigner.

LE GENDARME. — M. le maire le défend.

LE MATELOT. — Moà vouloir baigner.

LE GENDARME. — Vous voyez bien que vous faites honte à ces pauvres petits anses.

LE MATELOT. — Moà vouloir baigner.

LE GENDARME. — Allons! vous allez me suivre.

LE MATELOT. — Moà vouloir...

LE GENDARME. — Finissez-vous?

LE MATELOT, se débattant. — Goddau! Moà pas Français, no French!

LE GENDARME. — Vous n'êtes pas Français, ça se devine; mais vous êtes encore moins français, ça se voit. Et zeste! plus



vite que ça. Qu'on se mette en tenue, mon bonhomme, ou sinon...

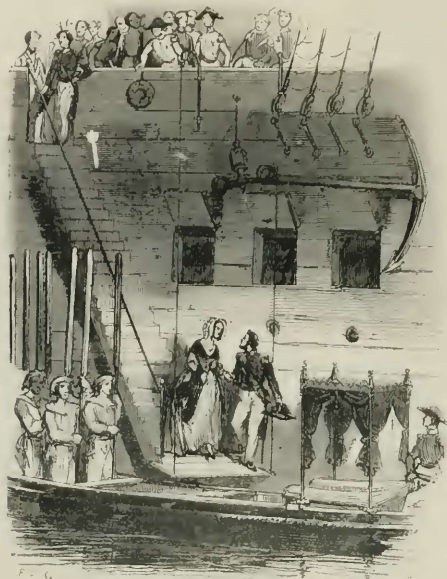
— By God! s'écria le matelot, moi plus jamais venir en France pour baigner moi, never, never!

Et il reprit sa veste et le reste en jurant, et le gendarme de sourire d'un air vainqueur, et mandes de revenir sur l'eau.

— Il existe depuis quelque temps une bande de malfaiteurs dont l'autorité suit les traces avec vigilance; déjà plu-

sieurs affiliés sont tombés entre les mains des sergents de ville et des hommes de police. Ces misérables sont de ceux sous le nom d'endormeurs; c'est ainsi, à ce qu'il paraît, qu'ils s'appellent eux-mêmes; ils exercent principalement leur industrie scélérate hors barrière, sur les boulevards extérieurs, dans les chemins de ronde ou dans les quartiers les plus déserts; l'homme qui leur convient est l'homme préféré des farrots, la nuit! Des que les ténèbres enveloppent la ville, nos bandits se mettent à l'œuvre; pareils à des bêtes féroces al-

léchées par l'odeur d'une proie, ils rôdent ça et là; un pauvre ouvrier revenant du travail vient-il à passer, ou quelque soldat altéré, ils l'arrestent, lui parlent avec douceur, et de propos en propos, de tendresses en tendresses, lui proposent de sceller leur nouvelle fraternité dans le premier bouchon venu. Nul e-crédule se laisse faire; on entre dans quelque horrible bouge isolé; puis arrivent les bouteilles et les verres; au moment où les fumées du vin commencent à troubler le cerveau du convive, l'endormeur lui glisse dans son



(La reine d'Angleterre, conduite par Louis-Philippe, entre dans le canot du brick Maria-Amélie.)



(Arrivée de la reine Victoria au D-Bordière.)

verre une poudre narcotique qui le plonge en quelques minutes dans un sommeil profond. Quand il s'éveille, il se trouve dépourvu des pieds à la tête; on lui a volé son petit pécule, son chapeau, son habit et sa montre d'argent. Puis, cours après, mon pauvre diable!

meurs est excessivement étendue; ils ne ressemblent pas tous à ces endormeurs farouches dont nous venons de raconter les misérables exploits; beaucoup même sont de très-honnêtes gens; mais ils n'endorment pas moins. L'endormeur se glisse partout et se cache sous tous les visages et sous tous les habits: vous allez à la Chambre des Députés, un orateur monte à la tribune; vous comptez sur Barnave ou sur Mirabeau; c'est un endormeur. — Clésias vous invite à venir entendre la lecture de son poème ou de sa tragédie; quelque grand poète sans doute, pensez-vous chemin faisant. — Quel endormeur! dites-vous au retour.

Et tenez, dans ce procès qui va s'engager devant la Cour d'assises, bien sait comme les endormeurs vont être traités par le procureur du roi et par M. le président, qui ne sont peut-être eux-mêmes que des endormeurs en toge et en bonnet carré!

— Il y a beaucoup de galettes ici-bas et de faiseurs de galettes, — je ne compte pas le Salon annuel; — mais il n'y a vraiment qu'une galette au monde, c'est la galette du Gymnase. Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, à l'angle du théâtre pour lequel M. Scribe a pétri tant de petits gâteaux délicats, croustillants et parfumés, s'élève cette fabrique de galettes d'une réputation européenne. Qui n'a pas goûté de la galette du Gymnase, n'a pas vécu; c'est à s'en manger les doigts. Toute galette pélite à côté de celle-là; supposez une galette cent fois meilleure, les gourmets la déclareront détestable; la vogue y est, cela suffit; la vogue est comme l'amour, elle fait trouver excellentes les plus plates galettes.

On a souvent dit qu'on avait vu des rois épouser des hérétiques; je n'en ai pas la preuve, mais je suis bien tenté de croire que des rois ont fait de la galette du Gymnase; j'ai vu, de mes propres yeux vu, un prince le héritier d'Allemagne qui en achetait un soir pour ses deux sons: M. le duc de Brunswick!

Il y a des gens qui viennent de la barrière de l'Étoile et de la barrière du Trône pour en manger; que de fois le gamin de Paris, la grisette, le clerc d'huissier, la marchande de modes, le commis marchand, se sont détournés de leur route pour arriver à cette adorable galette par un long circuit.

Voyez où deux sous de galette peuvent vous mener! L'inventeur de cette merveilleuse galette est devenu un riche propriétaire; il possède trois ou quatre maisons à Paris et un château en Normandie; il est électeur, éligible, et quelque arrondissement de bonne pâte en fera tôt ou tard son représentant.

Cette richesse commence à éclater sur le boulevard Bonne-Nouvelle même. Tout à côté de l'humble échoppe où il a fait fortune en débitant sa denrée son à son, notre homme vient d'ouvrir une élégante boutique de pâtisserie. Que dis-je, une boutique? c'est un vrai boudoir éclatant de lumière, mignon, coquet, paré; on le regarde, on s'extroie, mais personne n'y entre; la pâtisserie y sèche sur place. Heureusement que le mari band de galette, plus avisé que tant de parvenus et d'entrepreneurs, n'a pas mis sa paille aux œufs d'or; son échoppe

à galette est toujours là, et tout le monde y court. Que ces vous serve de leçon, ô pâtisseries!

— La famille Félix est une mine à tirades: elle a produit mademoiselle Rachel, et, après un tel trésor, on aurait pu la croire épuisée; mais point du tout; on y découvre tous les jours, à ce qu'il paraît, quelques filons inattendus qui promettent d'autres richesses. Ici, mademoiselle Sarah, sœur pignée; là, mademoiselle Rebecca, sœur cadette; plus loin, M. Raphaël, frère imberbe, sans compter les Eliacin, les Joas et les Jérôme qui sont peut-être encore au berceau.



(Matelot du yacht Victoria au D. Albert.)

La police n'est, heureusement, pas aussi facile à endormir. Nous verrons bientôt une partie de ces endormeurs devant la justice, aux prises avec M. le procureur du roi.

Du reste, il ne faut pas s'y tromper: la rare des endor-



(Lord Aberdeen.)

Mademoiselle Sarah annonce une cantatrice; M. Raphaël sera un don Rodrigue, et mademoiselle Rebecca une Clémence. Laissez pousser toute cette folie, et dans deux ou trois ans, mademoiselle Richelieu assis à sa tribune, lui don-

nera le Théâtre-Français pour empire, et pour arche sainte le trou du souffleur.

Nous avons fait dernièrement au *Don Pasquale* de Donizetti un cadeau que nous sommes très-heureux de lui rendre; le bruit que ce charmant ouvrage avait été froidement accueilli à Vienne, nous était arrivé je ne sais de quel coin de l'horizon, et nous avions annoncé le fait ingénument. Entre nous, loin d'en vouloir à *Don Pasquale*, c'était aux Allemands de Vienne, qui n'avaient pas eu le zôit de l'applaudir, que nous en voulions; nouvelle erreur! Vienne ne méritait pas cette rancune; Vienne s'était conduite pour *Don Pasquale* en ville musicale qu'elle est, et *Don Pasquale* l'avait ravie; peut-être même, à l'heure où je vous parle, bat-elle encore des mains en l'honneur de ce spirituel ouvrage.

La France, il est vrai, avait donné le signal l'hiver dernier; et, depuis, *Don Pasquale* a fait son tour de France escorté de braves.

Bon augure pour le *Don Sebastien* que l'Opéra nous prépare à grands frais, et pour la *Maria di Rohan* qui charmera bientôt les dilettanti de notre Théâtre-Italien. Pour le coup, Vienne a eu la primeur du succès; Vienne, en saluant dernièrement *Maria* avec enthousiasme, a regagné l'avance que nous avions prise pour *Don Pasquale*: Paris et Vienne sont maintenant manche à manche. Voyons! à qui gagnera la belle!

— Revenons cependant à la reine Victoria: puisque Paris ne saurait en parler de *visu*, c'est-à-dire après l'avoir vue de sa propre personne, il faut bien que quelqu'un y supplée et fournisse au moins l'image, si l'original fait défaut. Ce quelqu'un-là, qui se charge aussi de procurer aux amateurs le profil des Majestés absentes, ce complaisant dazzerécotype sera *l'Illustration*. Et ce n'est pas une vaine promesse que je fais: aussitôt promis, aussitôt exécuté. Voici, en effet, le portrait de Sa gracieuse Majesté britannique, que *l'Illustration* a l'honneur de te présenter, chéri lecteur. Examine,

prends-en tout à ton aise, et tu seras presque aussi avancé que si tu avais entrepris le voyage d'Eu et bivouaqué au Tréport.

Le mot roi ou reine est un mot qui séduit les imaginations. Qui dit roi, pour beaucoup d'honnêtes gens, parle d'un être surnaturel, doté de la fierté de Mars, de la force d'Hercule, et du sourcil de Jupiter; une reine, de son côté, n'est pas reine à moins d'avoir le profil de Junon et la stature de mademoiselle Georges. Les rois et les reines de théâtre en sont cause.

Mais, en réalité, rois et reines se rapprochent singulièrement des simples mortels, et ils ont raison. On peut s'en convaincre de jour en jour davantage, maintenant qu'on les touche de si près.

La reine Victoria en donne une nouvelle preuve. Voyez ses traits! Malgré la triple couronne qui ceint son front, est-ce une Junon terrible? Non pas, vraiment, mais une aimable personne au visage enjoué et doux, ce qu'on appellerait



(La reine Victoria.)



J.L.

(Le prince Albert.)

ici une agréable petite femme. A quoi bon autre chose?

A côté de Victoria nous vous offrons le prince Albert; la fonction du prince consistant spécialement à être le mari de la reine, Dieu nous garde de les séparer! — Le prince appartient à l'espèce des beaux hommes: il est grand, élancé, résolu, et possède toutes les qualités de son emploi. Le prince Albert sort de la famille des Saxe-Cobourg, qui peuple, depuis quelque temps, la plupart des trônes de l'Europe.

Après la reine et le mari de la reine, quoi de plus juste et de plus nécessaire que de montrer le ministre? Or, entre toutes les excellences qui composent le conseil de S. M. la reine des trois royaumes unis, lord Aberdeen était naturellement désigné par ses fonctions pour l'accompagner au château d'Eu: pour un voyage à l'étranger, rien ne vaut, ce me semble, un ministre des affaires étrangères.

Ce n'est pas la première fois que lord Aberdeen tient le portefeuille des relations extérieures, comme on disait du temps de Napoléon; il a en deux fois cet honneur. En outre, milord a été ministre des colonies, sous la présidence de Wellington.

Si noblesse n'est pas des plus anciennes: il n'est que le quatrième comte de sa race; quant à ses titres, lord Aberdeen en a plus d'un: conseiller privé, membre de la Société Royale, président de la Société des Antiquaires, chevalier du Glendon, etc., etc.

Il ne hait pas le mariage, puisqu'il a été marié deux fois; la première fois avec la fille du marquis d'Abercon, la seconde fois avec la fille de l'honorable J. Douglas.

An physique, lord Aberdeen est de moyenne taille, sans grâce et peu recherché dans sa parure; on en ferait très-difficilement un *lion*. Son vêtement est toujours trop large et mal coupé; mais en revanche il est rarement neuf.

Un qui milord tient habituellement ses mains croisées derrière le dos, il ne se donne pas pour Napoléon. A tout prendre, c'est un homme calme, prudent, patient, discret, laborieux, qui parle bas et se dandine sur ses talons; en France on dirait de lui: Cet homme-là entend les affaires.

Je finis en vous priant de jeter les yeux sur un simple matelot fait à l'image des matelots employés sur le yacht de la

reine; peut-être est-ce le héros de l'aventure nautique que j'ai eu l'honneur de vous raconter la-haut; ici, du moins, notre honneur est d'une tenue convenable, et le gendarme n'a point à intervenir.

Item deux petits dessins représentant: l'un le débarquement de la reine, l'autre son passage du yacht dans le navire français.

Mais ce n'est là, ô lecteur! mon ami, qu'une dragée pour te faire prendre patience: *l'Illustration* te réserve d'autres dessins pour la semaine prochaine. Au revoir!





Romanciers contemporains.

CHARLES DICKENS.



C'est en quelque sorte un devoir que de mettre en honneur le nom, que de répandre les œuvres d'un romancier dont les ouvrages laissent le lecteur plus sympathique, plus heureux, meilleur enfin à la dernière page qu'il ne l'était à l'ouverture du livre. C'est là le premier, le plus bel éloge dû à Charles Dickens. En quelque obscur séjour qu'il aperçoive un homme, quelque profonde que soient les rides qui le défigurent, il sait deviner en lui ce qui s'y trouve encore de l'impression divine, pour la faire éclater à nos yeux. Des grâces vraiment naïves et ignorées se déclarent à son regard observateur sous l'enveloppe de la faiblesse même ; le balancement du cœur du Samaritain vibre dans sa poitrine, et c'est pourquoi il nous intéresse à chaque passant, et partout nous fait voir et aimer notre prochain, notre frère.

Dickens n'est pas un nombre de ces flatteurs que l'aurore de la souveraineté du peuple a fait si rapidement éclore, et qui, traitant les masses comme les courtisans du temps jadis traitaient les monarques, l'ont la foule, afin de l'égarer, et, s'ils n'en peuvent tirer pied ou aile, cherchent du moins à s'en faire une échelle. Ami sincère et compatissant du pauvre et du délaissé, il plaint ses vices, stimule ses vertus, qu'il admire et qu'il peut avec une tendre complaisance. Son œil attendri plonge dans tous les réceptacles de la misère, et les haillons ne lui sauraient cacher la noblesse native, l'énergie, la pureté, le dévouement, la charité, qui, tels que des métaux précieux, d'inestimables pierres, restent souvent enfouis dans l'ombre. C'est plaisir de le voir fouiller la mine, enlever le diamant et l'écarter dans son style à facettes brillantes, qui réfléchissent tant de nuances, qui concentrent et renvoient tant d'errantes lueurs. Dickens tient une haute place dans cette élite de hardis prosaïques qui ont su découvrir la poésie domestique assise au coin du foyer obscur, comme la Gen-drillon du conte ; mais il n'imprime point les baguettes des fées pour la revêtir d'habits magnifiques et la donner d'un ébat étranger ; il la drape dans sa souquenille de tous les jours, et vous rend amoureux de sa grâce modeste, de son charme ingénu.

Jamais palais somptueux ne me pourrait plaire autant que les humbles demeures que Dickens nous fait voir à l'aide de son bienveillant microscope. Il me souvient, entre autres, de la pauvre maison d'une blanchisseuse ; demeure qui n'avait pour parure que l'ordre, le travail, la bonne humeur, et qu'il fait apparaître toute rayonnante de l'amour et du dévouement quotidien d'une mère, tout échauffée de la tendresse d'un fils, parée des grâces de l'enfance, resonnant de ses rires joyeux, et égayée encore par les gentillesse bonhomies et les grimaces bondueuses du bambin, qui berce un frère nouveau-né. Il me semble, en vérité, voir dans Dickens un Homère du foyer domestique, guidé par Wordsworth et Crabbe, dans les cabanes éparées, au chevet du pauvre, et jusque dans l'asile, poétique encore, de l'indiot et du fou.

Les premiers essais de Dickens furent des scènes détachées lancées dans un journal mensuel. Elles annonçaient un esprit satirique et mordant, habile à saisir le ridicule, sollicitant le rire par des traits moqueurs fortement accentués ; mais le

cœur sympathique et tendre du romancier se fit jour bientôt dans les créations badines de sa verve moqueuse. Voyez, entre autres, Pickwick. D'abord Dickens s'amuse, impitoyable railleur, de la solennelle vanité du personnage, de ses prétentions de touriste, de ses tablettes, de ses futilités observations, de la naïveté de ses amis ; mais à mesure que ce type de l'importance puérile du bourgeois clubiste de Londres acquiert sous sa plume de l'individualité, à mesure qu'il vit avec lui, il se prend à l'aimer. À force de travailler sa statue, l'ancien stalmaire la pénétre de son âme, et, voyant palper la vie, il aime. Il en est de même de Dickens : il découvre les qualités de Pickwick. Cette vanité ne couvre-t-elle pas de la bonhomie et du cœur ? Cet égoïsme n'est-il pas fondé sur la droiture ? Cette puérilité même n'a-t-elle pas son charme enfantin ? Car, si le vieillard se rapproche de l'enfance par la faiblesse, l'emprunte parfois quelques-unes de ses touchantes grâces, Dickens le sait, il le sent, et voilà que les scènes détachées deviennent une histoire, et poignent au plaisir de la caricature l'intérêt de la vie du roman.

À nos yeux, ce mouvement, ce procédé du talent de Dickens se retrouve plus ou moins dans tout ce qu'il a fait. C'est constamment son cœur qui s'empare de ce qu'avaient préparé son esprit et son imagination. De là nait sans doute cette alternative de rires et de pleurs qui tient l'âme de son lecteur en balance. Et tandis qu'on éprouve un vif plaisir à le lire, rien ne vous pousse à chercher avec anxiété un dénouement, une catastrophe. Ses ouvrages (est-ce un défaut ?) n'ont pas les conditions exigées par l'ancienne poésie, qui veut que tout tende à un même but, et que toutes les parties d'une œuvre se coordonnent pour y arriver. Dickens ne construit pas une pyramide dont toutes les pierres, faites l'une pour l'autre, ont leur place marquée, et, par les quatre côtés, conduisent au faite. Il sculpte des statues animées que l'œil aime à considérer sous toutes leurs faces, sans qu'une partie force nécessairement à en désirer une autre. Mais pourquoi la poésie, la littérature, l'art, n'auraient-ils pas des formes et des procédés aussi variés que la nature qu'ils sont appelés à reproduire ?

Il nous serait, du reste, impossible de reprocher à l'auteur anglais une disposition de talent qui nous permet d'isoler quelques parties de son dernier ouvrage sans en diminuer l'intérêt. Quoi qu'en puissent dire les critiques, le meilleur moyen de connaître un auteur, c'est de le lire. Nous suivrons donc l'orgueilleux et égoïste Martin et le bienveillant Mark dans leur voyage au Nouveau-Monde, curieux de voir avec Dickens les mœurs d'une terre nouvelle, et l'Amérique jugée par un Anglais doué d'une si perçante et si fine observation.

TRAVERSÉE

DE MARTIN ET DE SON SERVITEUR
MARK TAPLEY.

SUR LE VAISSEAU DE TRANSPORT LE SCREW.

La nuit était lugubre, obscure ; c'était l'heure où chacun s'enfonçait plus profondément dans son lit, où le cercle attardé se remuait autour du foyer, où, plus froide même que la charité, la misère grollette au coin des rues ; les cloches vibraient encore du redoutable son d'une heure que venaient de frapper leurs battants ; la revue, terminée d'un linéol noir, portait le dentil du jour écoulé, et, plumes gigantesques de la pompe funèbre, de sombres groupes d'arbres agitaient tristement leurs cimes. Tout était repos, silence. Seuls, les nuages traversaient l'air devant la lune voilée, et le vent, rampant à leur suite, s'arrêtait pour écouler, repartait avec un léger bruit, s'arrêtait de nouveau et repartait encore, comme l'Indien qui poursuit une piste.

Vents, nuages, où fuyez-vous si vite ? Semblables aux esprits du mal, les éléments volent-ils à quelque effrayant rendez-vous ? Dans quelles régions sauvages trouvent-ils conseil ? En quels lieux se livrent-ils à leurs terribles jeux ?

Ici, affranchis de cette prison qu'on appelle terre, ils se ruent sur l'espace immense des eaux. C'est là qu'ils naissent, criant, hurlant, tempêtent toute la longue nuit. Là, les cavernes qui bordent les flancs de cette île lointaine, si paisiblement endormie au sein des flots écumoux, lancent leurs vagues relents, au-dessus desquelles accourent, du fond de déserts inconnus, les souffles dévastateurs. Là, dans l'empyrée d'une licence effrénée, les s'ébattent, luttent, guerroyent, jusqu'à ce que la mer, émue à leur appel, bondisse plus furieuse qu'eux tous, et que l'air et l'eau se confondent en une tourbillonnante rage.

En avant ! en avant ! sur l'espace sans bornes où roulent les pesantes vagues. La sont des monts, là des vallées ; mais non, l'un devient l'autre, et bientôt tout n'est plus qu'un bouillonnement amas d'ondes fugitives. Chasse et fuite, et retour emporté de la vague sur la vague, lutte sauvage, terminée par de repoussantes écumées qui blanchissent la noire nuit. Formes, places, contours, tout incessamment varie ; rien de stable, éternel combat. En avant ! en avant !... Les flots roulent obscurcissant la nuit, les vents hurlent avec plus de furie, et les vagues s'élèvent plus terribles, quand ce cri sauvage : « Un vaisseau ! » vient donner la tempête.

La nef s'avance, rapide ; ses hauts mâts ont vibré, ses flancs

tressaillent à l'unisson. Elle s'avance, tantôt montée sur les flots recourbés, tantôt plongeant dans les profondeurs de la mer, comme pour se soustraire un instant à sa rage, et chaque magistère des eaux, chaque sifflement des vents, d'une voix plus tonitruante encore, a crié : « un vaisseau ! »

Il marche ! il lutte. Pour voir sa course audacieuse, les vagues dressent l'une par-dessus l'autre leurs têtes blanchissantes. Aussi loin que l'œil du matelot perce l'ombre, il les voit accourir, se ruant, se poussant l'une l'autre dans leur formidable curiosité. Elles se dressent, mugissent, retombent, et la nef avance toujours. La nuit a comblé ces houles grossissantes, l'aurore les retrouve assésgeant le vaisseau. N'importe, il marche encore, il marche toujours. En avant ! il chevauche avec ses douteuses lueurs, avec la cargaison de passagers endormis dans ses flancs. Ils dorment comme s'ils n'avaient rien à craindre des éléments achemés à leur perte, comme si l'abîme, tombé sans fond de tant de braves marins, ne se pouvait rouvrir !

Un nombre de ces voyageurs endormis se trouvaient Martin et son humble serviteur, Mark Tapley. Bercés, par de roulis inaccoutumés, dans un sommeil béni, ils demeuraient tous deux aussi insensibles à l'atmosphère fétide du dedans qu'à un fracas assourdissant du dehors. Il faisait grand jour quand Mark s'éveilla enfin, rêvant à demi qu'il s'était assoupi la veille dans un lit à baldachin, lequel, par une soudaine culbute, s'était retourné la nuit sans dessus dessous. Et, admirez l'infailibilité des songes ! les premiers objets qui frappèrent les yeux à demi ouverts de Mark Tapley, ce furent ses propres talons qui, d'une élévation presque perpendiculaire, le toisaient, comme il le remarqua plus tard, tout à fait de haut en bas.

« Bon ! dit Mark, lorsque, luttant avec des chances diverses contre le tangage du vaisseau, il fut parvenu à reprendre son aplomb ; c'est pourtant la première fois que j'ai passé toute la sainte nuit debout sur ma tête ! »

« Vous n'aviez qu'à ne pas vous coucher la tête sous le vent, en regard des amures (1), grommela un homme du fond de sa cabane (2). »

— En regard de quoi ? demanda Mark.

L'homme répéta son observation.

« Surtout, je n'en garderais rien, quand je saurai sur quelle partie de la carte se trouvent ces contrées, reprit Mark. En attendant, vous ne risquez rien d'accepter aussi mon petit bout d'avis, et, si vous voulez m'en croire, ni vents, ni aucun autre ami des dieux, jouissant d'une tête sur ses deux épaules, n'ira s'exposer désormais à dormir dans un vaisseau. »

L'homme approuva avec un sourd grommement, et se retourna en ramenant la couverture sur sa tête.

« Car, poursuivit à demi-voix Mark Tapley en manière de monologue, de toutes les choses stupides, la plus absurde, à mon gré, c'est la nier. Jamais elle ne sait que faire et que devenir ; comme elle n'a pas d'emploi qui vaille, elle passe son temps à se tourmenter en vraie furieuse ; elle ne sait pas plus se tenir tranquille que les ours du pôle, qui, dans une ménagerie, ne font que secouer leur crinière blanche de ci, de là ; ce qui ne vient, voyez-vous, que d'une étrange stupidité ! »

— Est-ce vous, Mark ? demanda une voix faible du fond d'une autre cabane.

— C'est du moins tout ce qui reste de moi, monsieur, après une quinzaine de cette rude besogne, répliqua Mark Tapley. Ajoutez que depuis que je suis à bord, je passe les trois quarts de mon temps la tête en bas, les jambes en haut, accroché, à la façon des mouches, à tout ce qui se rencontre. Avec cela, monsieur, que je ne fais presque plus rien entrer dans ma carcasse, et que tout en sort par toutes sortes de chemins. Certes, il ne reste pas assez du pauvre Mark pour que je puisse jurer de par lui ! Mais, vous-même, monsieur, comment vous sentez-vous ce matin ?

— Très-misérable, répondit Martin avec un gémissement humoristique. Ouf ! la pitoyable vie !

— Oui-à ! cela commence à compter, murmura Mark, appuyant sa main sur sa tête endolorie et regardant tout autour avec une bizarre grimace. Il y a plaisir ici à présent, et l'on peut au moins se savoir gré de s'y maintenir caillat. La vertu est sa propre récompense ; la joyeuse humeur idem. »

Mark avait raison. Assurément, quoique pouvait conserver sa bonne humeur dans le logement d'avant du noble et rapide vaisseau le Screw, un état relevable qu'à ses propres ressources, et avait dû s'approprier de zéro comme de vivres, sans la plus légère assistance des propriétaires du navire. Une cabine sombre, basse, cloistérée, entourée de couchettes qui regorgent d'hommes, de femmes, d'enfants, en proie à tous les degrés de misère ou de maladie, n'est guère un lieu de joyeuse réunion. Mais lorsque la foule s'y entasse, comme il arrive dans l'avant du Screw, à chaque traversée de l'Ancien-Monde au Nouveau, lorsque, couchettes et matelas s'amoncellent sur le plancher, dans le plus complet oubli de tout bien-être, de toute propreté, de toute décence, le séjour d'un pareil antre n'est plus seulement un obstacle à toute gaieté, à toute émeute, c'est encore un encouragement à l'égoïsme et à la mauvaise humeur. Mark le sentait, tandis qu'assis sur son seant, il promenait ses regards autour de lui, et ses esprits s'exaltaient à proportion.

Il y avait là des Anglais, des Irlandais, des Celtes, des Écossais, tous munis de leur petite provision de mauvais vivres et de méchants effets, la plupart avec toute une multitude d'enfants ; il s'en trouvait là de tout âge, depuis le nourrisson à la mamelle jusqu'à la fille dégingandée presque aussi grande que sa mère ; toutes les variétés de maux qu'engendrent la misère, la maladie, l'ivresse, les claquages et une longue traversée par un gros temps, pullulaient dans

1. Amures, cordages qui retiennent le vaisseau en le rattachant du côté opposé au vent.

2. Cabanes, couchettes faites l'une au-dessus de l'autre tout autour d'une cabane, et qui servent de lit aux matelots et aux passagers de seconde classe.

l'étroit espace. Et pourtant cette arche féconde renfermait moins de lamentations et de plaintes, et beaucoup plus d'assistance mutuelle et de bienveillance que nombre de salles de bal.

L'œil attendri de Mark parcourait la noire enceinte, et sa figure éclaircie rayonna. Ici, une bonne vieille grand'mère chantonnait sur l'enfant malade qu'elle dardait et lorgnait entre des bras à peine moins déclarés que les membres riches du jeune inconnu. Là, une pauvre femme lavait les langes d'un tout petit nourrisson, tandis qu'elle en apaisait un autre échappé du lit étroit pour venir ramper autour d'elle sur le carreau, et qu'elle retenait en son giron un troisième marmot. Plus loin, c'étaient des vieillards gauchement occupés à remplir un millier de petits offices domestiques, dans lesquels ils eussent paru ridicules, si la tendresse et la bonté pouvaient l'être jamais. Ailleurs, des gaillards lasanés, espèces de robustes géants, s'escrimaient à rendre d'affectueux et tendres services, tels qu'on aurait pu les espérer à peine des plus frêles, des plus délicates organisations. L'idiot même, assis tout le long du jour à marmotter dans son coin, éveillait l'imitation par tout ce que se passait autour de lui, s'essayait à faire claquer ses doigts pour amuser un petit pleureur.

« A moi tour, » dit Mark, hochant la tête, à une femme qui fabriquait ses trois enfants dans le voisinage. En parlant, il étouffait gracieusement les deux coins de sa bouche d'une oreille à l'autre. « Allons ! passez-moi vite une de mes jeunes pratiques.

« Si l'un vous plaisait souper à mon déjeuner, Mark, au lieu de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas ? » dit Martin avec impatience.

« Juste ! reprit Mark ; elle va le faire. Voilà la vraie division du travail, monsieur : je débarraille sa marmaille pendant qu'elle prépare notre tôte. Jamais je n'ai su faire du potable, moi, et tout le monde sait laver le nez à un marmot. »

La femme, faible et malade, sentait, et à juste titre, toute la bonté de Mark, dont le large menton l'enveloppait, elle et sa couvée, toutes les nuits, tandis qu'il se contentait pour lui-même d'une planche nue et d'une grossière couverture. Quant à Martin, qui se levait rarement et s'inquiétait peu de ce qui se passait autour de lui, poussé à bout par l'extravagante sympathie de son domestique, il exhala son humeur en un juron interdict.

« C'est cela même, » dit Mark continuant de brosser les cheveux de l'enfant qu'il avait sous la main avec tout le sang-froid d'un perruquier de profession.

« Comment ? de quoi parlez-vous ? demanda Martin.

« De ce que vous dites, monsieur, » répliqua Mark. Assurément il y a de quoi jurer quand on y songe, et je sens tout juste comme vous, monsieur : c'est bien dur pour elle.

« Dur ? quoi ?

« Eh ! oui, de faire ce voyage toute seule, avec ces petits embarras d'enfants que voilà. S'en aller si loin par des temps pareils et pour rejoindre son mari !... Allons donc, monsieur l'Eveillé, ajouta Mark Tapley s'adressant au second enfant dont il tenait la tête au-dessus d'une cuvette ; si vous ne voulez pas que le savon vous fasse cuire les yeux à vous rendre fou, ayez la bonté de les fermer bien vite !

« Elle va rejoindre son mari ? répéta Martin en bâillant ; et où ?

« C'est ce que j'ai peur qu'elle ne sache pas bien elle-même, » répondit Mark en baissant la voix. Pourvu qu'elle ne le manque pas encore ! car elle a envoyé sa dernière lettre par une occasion, et il ne paraît pas qu'aujourd'hui ils fussent convenus de rien ; de sorte que si, en débarquant, elle ne voit pas, comme dans l'usage du *Chapman des Dames*, *l'avisant flatter sur la rive son mouchoir, signal du bonheur*, elle est capable de tomber toute morte.

« Comment ! De par tout ce qu'il y a de fous au monde ! cette femme a-t-elle bien su s'embarquer ainsi à tout hasard, comme une vraie pie sauvée ? » s'écria Martin.

Mark Tapley jeta un coup d'œil à son maître, étendu tout de son long dans sa cabane, et reprit tranquillement : « Ah ! oui, au fait. Comment a-t-elle pu ?... Je ne devine pas. Il y avait deux ans qu'il l'avait quittée ; depuis lors, toujours seule et pauvre en son pays, elle ne rêvait qu'au moment où elle le rejoindrait. C'est étrange qu'elle se soit décidée à s'embarquer ! — Bizarre tout à fait. Peut-être est-elle quelque peu timbrée. — Impossible de l'expliquer autrement. »

Martin s'était laissé porter affaibli par le mal de mer pour répliquer davantage, et même pour prêter la moindre attention au sentiment qui avait dicté ces paroles ; et la femme, objet de leur conversation, apportant le tôte, empêcha Mark de poursuivre. Le déjeuner fini, ce dernier ayant accommodé le lit de son maître, alla sur le pont livrer le service de table, qui consistait en deux petites demi-pintes de fer-blanc et un pot à herbe de même métal.

Pour rendre justice à Mark Tapley, il souffrait du mal de mer au moins autant qu'homme, femme ou enfant à bord, et avait de plus une propension toute particulière à se heurter et à perdre l'équilibre à chaque embarcadou (1) du vaisseau ; mais, résolu, selon son dictionnaire, à se montrer fort en dépit des circonstances, il était l'âme et la vie de la chambre d'avant, et ne se gênait en nulle sorte pour s'interrompre au milieu de la conversation la plus enjouée, aller se trouver mal à son aise, et revenir reprendre un joyeux propos juste où il l'avait laissé, aussi alerte, aussi en train que si c'était le cours ordinaire des choses.

A mesure que Mark se faisait au mal de mer, on ne peut dire que sa gaieté et son bon naturel se montrassent avec plus d'avantage ; la chose eût été difficile ; mais l'activité de son service auprès des plus frêles individus de la troupe y gagnait prodigieusement. Marc Tapley, à toute heure, en tout temps, pour toute affaire et tout plaisir, était mis en réquisition. Un rayon de soleil venait-il à briller sur le ciel obscur, Mark

dégringolait au plus vite dans la cabine, et reparaisait traînant, conduisant ou portant quelquefois une femme, une demi-douzaine d'enfants, parfois un homme, un lit, un matelas, un poëlon, un panier, n'importe, tout ce qui, animé ou inanimé, lui paraissait devoir se trouver bien du grand air. Si une heure ou deux de beau temps venait tenter, au milieu du jour, ceux qui, autrement, ne montaient que peu ou point sur le pont, et les dévalait à grimper dans la chaudière ou à s'établir sur les espars de rechange, afin de s'essayer à retrouver quelque appât, Mark Tapley, au milieu du cercle, faisait circuler les tranches de bon sauté, le biscuit, les petits verres de *grog*. C'était lui qui coupait par petits morceaux, avec son couteau de poche, la provende des marmots ; lui qui régalaient l'assemblée de nouvelles saramées, lues haut dans quelque vénérable gazette ; ou bien encore, entouré d'un groupe choisi, il chantait à tue-tête une bonne vieille chanson. C'était Mark qui, pour ceux qui ne savaient pas écrire, traitait des commencements de lettres adressées aux chers amis laissés au pays ; lui qui faisait assaut de quolibets et de bons mots avec les gens de l'équipage, lui qui, venant de risquer d'être enlevé par un coup de mer, ou sortant tout ruisselant d'une pluie d'écluse sale, tendait à tous une main secourable, et toujours faisant une chose ou l'autre pour l'infatigable comme. A la nuit, quand le feu du cuisinier brillait sur le pont, et que de pénitentes éclouées voltigeaient à travers les agrès et les mures de voiles, menaçant le vaisseau du feu, au cas où l'air et l'eau n'eussent pas suffi à sa destruction, là, encore on retrouvait Mark Tapley, habit bas, menottes retroussées, plongé dans toutes sortes de travaux enluminés, composant les plus prodigieuses sauces, les plus fantaisiques ragouts, reconnu tout autorisé légitime par tous, aidant chacun à faire ou à terminer quelque œuvre que personne n'eût rêvé d'entreprendre sans son aide universelle ; bref, jamais on ne vit popularité semblable à celle que Mark avait su acquérir sur le noble et excellent voilier, le *Serene*. L'admiration générale finit même par monter à un point tel, qu'un jour pour intérieur le pauvre Mark commença à s'inquiéter à donner qu'un homme pit, avec quelque raison, tirer vanité de se maintenir en belle et joviale humeur, avec de pareils encouragements.

« Si l'en va ainsi jusqu'au bout, dit Mark Tapley, sa pensée le reportait vers une des plus honteuses situations de sa vie, je ne vois pas grande différence entre l'auberge du *Dragon* et la cabine du *Serene*. Jamais, à ce compte, je n'aurai le moindre mérite à conserver ma bonne humeur ; c'est un sort, qu'il faille que tout ne vienne constamment à soulait !

« Ah çà, Mark, demanda impatiemment Martin à son domestique, qui ruinait ainsi auprès de sa cabane, en avens-nous encore pour longtemps ?

« Encore une semaine, et nous serons au port, à ce qu'on dit ; le vaisseau marche aussi bien maintenant qu'un vaisseau peut marcher, ce qui n'est pas trop dire.

« Non, certes, et j'en réponds, soupira Martin avec amertume.

« Je vous assure que si vous alliez faire un tour là-haut, vous ne vous en trouveriez pas plus mal, monsieur, au contraire.

« Oui ! aller passer en revue devant ces messieurs et dames qui se promènent sur le gaillard d'arrière, » reprit Martin, appuyant emphatiquement sur chaque mot ; « pour qu'ils me voient mêlé à toute la tourbe de mendiants armés dans cet ignoble trott ! oui, je n'en trouverais mieux, en vérité !

« Je ne puis connaître par moi-même la façon de sentir d'un homme comme il faut, reprit Mark humblement ; mais pourtant, monsieur, il me semble qu'il n'y a pas de gentillesse qui ne se trouve beaucoup mieux l'air frais là-haut qu'ici dedans ; et quant aux messieurs et dames d'arrière, ils n'en savent pas plus sur votre compte que vous n'en savez sur le leur, et s'en inquiètent à l'avenant. C'est là ce qui me semblait.

« Et je vous dis, moi, qu'il vous semblerait et qu'il vous semble fort mal, répliqua Martin.

« Très-probable, monsieur, » répondit Mark avec son inaltérable bonne humeur. C'est ce qui m'arrive souvent.

« Croyez-vous, s'il vous plaît, poursuivait Martin se soulevant appuyé sur son coude, croyez-vous que je trouve grand plaisir à demeurer couché ici ?

« Il faudrait être archifou pour se le figurer, » répondit Mark Tapley.

« A qui donc en avez-vous alors ? pourquoi m'aiguiser, me persécuter sans cesse, afin que je me lève ? » demanda Martin. Le reste couché ici, parce que je ne veux pas courir risque d'être reconnu dans de meilleurs jours par quelqu'un de ces orgueilleux richards pour un misérable passager de seconde classe. Je reste couché ici, parce que je veux garder ma position et moi-même, et ne pas arriver dans le Nouveau-Monde déjà lettré et distingué du nom de pauvre. Si j'avais un paver mon passage dans la première cabine, j'aurais levé la tête avec les autres ; je ne le puis pas, je la cache. Commencez-vous à comprendre, maintenant ?

« J'en suis désolé, monsieur, dit Mark ; je n'imaginai pas que vous pressiez la chose si fort à court.

« Je le crois par bien que vous ne l'imaginiez pas, » reprit son maître. Qu'en savez-vous, si je ne vous le disais ? Il ne vous en coûte rien, à vous, Mark. Aller, venir, mener joyeuse vie, vous est chose aussi naturelle qu'il l'est pour moi d'aguï différemment. Vous ne pressez pas, sans doute, qu'il y ait à bord une créature vivante qui souffre et que j'ai à souffrir, moi, dans ce vaisseau ; dites un peu ? » Et Martin, se soulevant droit sur son seant, attela sur Mark Tapley un regard fixe et profond.

Le visage de Mark se contracta en toutes sortes de grimaces ; il pencha sa tête de côté, absorbé en apparence dans l'insoluble problème. Ce fut son maître enfin qui le tira d'affaire en se rejettant sur le dos, retrouvant son levé et disant :

« A quoi bon vous faire une question pareille, quand tout ce que je viens de dire prouve que vous n'êtes pas de taille à la comprendre ? — Apprêtez-moi un verre d'eau et d'eau-de-vie, — très-faible et froid : — donnez aussi un biscuit, et dites à votre amie, qui est notre voisine de plus près que je ne voudrais, qu'elle ait à tenir ses enfants, si c'est possible, moins bruyants que la nuit dernière. Dépêchez, et vous serez un bon diable. »

Mark obéit avec la dernière promptitude ; et tandis qu'il exécutait avec zèle les ordres de son maître, ses esprits abatus se ranimèrent. Plus d'une fois il murmura tout bas que décidément il avait plus de mérite à conserver sa gaieté à bord du *Serene* qu'il ne l'avait supposé. Et, ce qui n'était pas une mince satisfaction, il était sûr de retrouver à terre la pierre de touche de sa bonne humeur pour ne plus s'en séparer partout où son destin l'allait conduire. Néanmoins, il ne jugea pas à propos d'expliquer à qui ou à quoi ces consolantes pensées faisaient allusion.

Maintenant l'agitation était devenue générale à bord ; les prédictions sur le jour précis, l'heure même où l'on atteindrait New-York, circulaient parmi les passagers ; la foule se portait sur le pont ; un oeil curieux était embusqué à chaque ouverture des flancs du navire, et la manie de faire des paquets le matin pour les défaire le soir gagnait comme une épidémie. Ceux qui avaient des missives à remettre, des amis à embrasser ; ceux qui savaient où ils allaient et ce qu'ils comptaient faire, ne faisaient pas sur leurs projets et sur leurs plans. Les restes du monde, comme cette classe de passagers était de beaucoup la moins nombreuse, et que ceux qui n'avaient point de lien fixe étaient en majorité, l'auditoire ne manquait point aux orateurs. Les voyageurs qui s'étaient mal portés durant toute la traversée commençaient à aller bien, et les bien portés allaient mieux.

Un Américain de la première chambre, jusqu'alors enseveli dans ses fourrures et son chapelin ciré, apparut soudain coiffé d'un haut et brillant castor noir, et ne cessa plus d'inspecter la petite valise de cuir jaune qui contenait ses habits, ses linges, ses brosses, son nécessaire, ses livres, ses brodeuses et autres bagatelles. On le vit aussi arpenter le pont, les mains profondément enfoncées dans ses poches, les narines dilatées, buvant par avance l'air de la Liberté, « mortel aux tyrans, et que jamais esclave n'a respiré » (sauf dans des circonstances tout à fait insignifiantes). Un Anglais, violemment soupçonné de s'être enfui d'une boutique, emporté avec lui mieux que la clef de la caisse, devenu éloquent sur le beau sujet des droits de l'homme, fredonnait perpétuellement la *Marseillaise* ; bref, une même sensation faisait vibrer toutes les âmes ; le continent américain était proche, si proche que, par une belle nuit étoilée, un pilote fit prisa à bord. Peu d'heures après, le vaisseau jeta l'ancre, attendant l'arrivée du bateau à vapeur qui devait transporter les passagers à terre.

Quand il parut, le jour brillait à peine, et pendant une heure ou plus qu'il passa côté à côté avec le vaisseau (temps durant lequel le chaudière et le mécanisme excitèrent autant de curiosité que s'ils eussent été des anges bons ou mauvais), le bateau se chargea de tout ce qu'il y avait à bord de cargaison vivante, y compris Mark, toujours en souci de protéger sa pauvre amie avec ses trois enfants, et Martin qui avait enfin repris son costume habituel, recouvert seulement, jusqu'à ce qu'il eût pour jamais quitté ses compagnons de voyage, d'un sale et vieux journal.

Le grand bateau, avec sa machine sur le pont et les avirons qui se mouvaient rapidement en remontant la magnifique baie de New-York, allait assés l'air d'un monstre antédiluvien ou de quelque insecte gigantesque vu à travers une loupe, et faisant sur ses longues jambes. Bientôt des collines apparurent, puis des sites, enfin la ville longue et plate, avec ses maisons épaisses sur la rive.

« La voilà donc ! dit Mark Tapley debout à l'avant du bateau, voilà la terre de la Liberté ! à la bonne heure ; j'en suis charmé. Toute terre me sera bonne après tant d'eau ! »

à la comprendre ? — Apprêtez-moi un verre d'eau et d'eau-de-vie, — très-faible et froid : — donnez aussi un biscuit, et dites à votre amie, qui est notre voisine de plus près que je ne voudrais, qu'elle ait à tenir ses enfants, si c'est possible, moins bruyants que la nuit dernière. Dépêchez, et vous serez un bon diable. »

Mark obéit avec la dernière promptitude ; et tandis qu'il exécutait avec zèle les ordres de son maître, ses esprits abatus se ranimèrent. Plus d'une fois il murmura tout bas que décidément il avait plus de mérite à conserver sa gaieté à bord du *Serene* qu'il ne l'avait supposé. Et, ce qui n'était pas une mince satisfaction, il était sûr de retrouver à terre la pierre de touche de sa bonne humeur pour ne plus s'en séparer partout où son destin l'allait conduire. Néanmoins, il ne jugea pas à propos d'expliquer à qui ou à quoi ces consolantes pensées faisaient allusion.

Maintenant l'agitation était devenue générale à bord ; les prédictions sur le jour précis, l'heure même où l'on atteindrait New-York, circulaient parmi les passagers ; la foule se portait sur le pont ; un oeil curieux était embusqué à chaque ouverture des flancs du navire, et la manie de faire des paquets le matin pour les défaire le soir gagnait comme une épidémie. Ceux qui avaient des missives à remettre, des amis à embrasser ; ceux qui savaient où ils allaient et ce qu'ils comptaient faire, ne faisaient pas sur leurs projets et sur leurs plans. Les restes du monde, comme cette classe de passagers était de beaucoup la moins nombreuse, et que ceux qui n'avaient point de lien fixe étaient en majorité, l'auditoire ne manquait point aux orateurs. Les voyageurs qui s'étaient mal portés durant toute la traversée commençaient à aller bien, et les bien portés allaient mieux.

Un Américain de la première chambre, jusqu'alors enseveli dans ses fourrures et son chapelin ciré, apparut soudain coiffé d'un haut et brillant castor noir, et ne cessa plus d'inspecter la petite valise de cuir jaune qui contenait ses habits, ses linges, ses brosses, son nécessaire, ses livres, ses brodeuses et autres bagatelles. On le vit aussi arpenter le pont, les mains profondément enfoncées dans ses poches, les narines dilatées, buvant par avance l'air de la Liberté, « mortel aux tyrans, et que jamais esclave n'a respiré » (sauf dans des circonstances tout à fait insignifiantes). Un Anglais, violemment soupçonné de s'être enfui d'une boutique, emporté avec lui mieux que la clef de la caisse, devenu éloquent sur le beau sujet des droits de l'homme, fredonnait perpétuellement la *Marseillaise* ; bref, une même sensation faisait vibrer toutes les âmes ; le continent américain était proche, si proche que, par une belle nuit étoilée, un pilote fit prisa à bord. Peu d'heures après, le vaisseau jeta l'ancre, attendant l'arrivée du bateau à vapeur qui devait transporter les passagers à terre.

Quand il parut, le jour brillait à peine, et pendant une heure ou plus qu'il passa côté à côté avec le vaisseau (temps durant lequel le chaudière et le mécanisme excitèrent autant de curiosité que s'ils eussent été des anges bons ou mauvais), le bateau se chargea de tout ce qu'il y avait à bord de cargaison vivante, y compris Mark, toujours en souci de protéger sa pauvre amie avec ses trois enfants, et Martin qui avait enfin repris son costume habituel, recouvert seulement, jusqu'à ce qu'il eût pour jamais quitté ses compagnons de voyage, d'un sale et vieux journal.

Le grand bateau, avec sa machine sur le pont et les avirons qui se mouvaient rapidement en remontant la magnifique baie de New-York, allait assés l'air d'un monstre antédiluvien ou de quelque insecte gigantesque vu à travers une loupe, et faisant sur ses longues jambes. Bientôt des collines apparurent, puis des sites, enfin la ville longue et plate, avec ses maisons épaisses sur la rive.

« La voilà donc ! dit Mark Tapley debout à l'avant du bateau, voilà la terre de la Liberté ! à la bonne heure ; j'en suis charmé. Toute terre me sera bonne après tant d'eau ! »

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert ? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE VI.

UNE IMPRUDENCE.



L'AND ils tinrent cette assemblée, on était au 15 juin 1540. Le plus grand nombre de ceux qui s'y étaient rendus oublièrent, après une nuit, les discours qu'ils avaient prononcés ; Pusterla lui-même les avaient probablement mis en oubli ; mais ils avaient laissé d'autres traces dans la brillante imagination d'Alpinolo. A force de se tourner dans son esprit les discours des conjurés, de les re-

(1) Embarcadou, seousse donnee aux navires à chaque moment qu'on imprime au gouvernail.

prendre, de les interpréter, il leur donna un corps. Là où il n'y avait que des paroles, il imagina des faits; il changea les nuances en dessins arrêtés, en machinations de vagues espérances. Il obéissait ainsi à son impétuosité naturelle et à cette passion insensée qui tourmente ses pères, de se grandir à leurs propres yeux lorsqu'ils sont enveloppés dans quelque périlleuse entreprise, lorsqu'ils se croient les dépositaires d'une conspiration mystérieuse qui peut, d'un moment à l'autre, amener la chute des tyrans : « Certes, disait-il en lui-même, Pusterla en a plus dit qu'il ne semblait dire. Un homme de cette valeur voudrait-il nourrir des espérances et en venir aux menaces, s'il ne se sentait solidement appuyé? On ne m'a pas tout découvert, et j'approuve cette réserve. Quels sont mes titres pour entrer dans ces grands desseins qui tiennent suspendus les destins de la Lombardie? Mais qui ne me laisse agir, je saurai montrer ce que je vaudrai, et je me rendrai digne de leur confiance, en gagnant un monde de prosélytes à la plus sainte des causes. »

Dans de fêles sentiments, il se réunit à ses amis les plus affidés, à ceux qu'il connaissait hommes de cœur et d'énergie, et qui s'étaient montrés les plus ardents pour la liberté, allumés de changements, et avides d'en venir aux mains. Il redoubla leur zèle, s'efforça de les pousser du fanatisme de sa conviction, et leur donna à entendre que des nuages qui chargeaient le ciel la foudre allait bientôt sortir. Quelques-uns prêtèrent à ces discours une oreille complaisante; il y a toujours un grand nombre d'hommes, et ce nombre était alors plus grand que jamais, pour qui toute nouveauté, tout cataclysmes, contient un rêve de fortune et de bonheur; d'autres haussaient les épaules, en disant : « S'il y a des roses, elles fleuriront. » Il y en eut qui le traitèrent d'insensé ou de vantard, comme s'il eût rêvé, ou qu'il eût voulu se donner de l'importance. Ces derniers étaient les plus dangereux. Fiqué de l'incrédulité ou de l'insulte, il s'emportait en de nouvelles fureurs pour qu'on ajoutât foi à sa parole. Dans la chaleur de la discussion, il laissait échapper les noms des Pusterla, des Aliprandi, du seigneur Galeas et de Barnabé, et de quelques autres personnes qui étaient entrées, ou qui, selon sa manière de raisonner, entraient certainement dans la conjuration. Aussi son secret, secret d'une entreprise qui n'existait que dans son imagination, devint le secret d'une foule de jeunes gens, langues indomptées, légères cervelles, qui le propageaient parmi leurs amis. Passé de bouche en bouche, ce qui n'était que probable fut donné pour certain, et pour fermier ce qui était à peine entrepris, en même temps que chacun, par ombrage, par vanité, ou par jactance, grossissait la nouvelle de quelque invention.

Il suffisait de jeter les yeux sur Alipino pour deviner les agitations de son âme. On sait qu'à force de répéter un mensonge, il n'est pas rare qu'on arrive à le prendre pour la vérité. En outre, si la conjuration était chimérique, Alipino l'avait rendue réelle pour sa part. Il avait péroré, il s'était concerté tout un jour avec ses amis; et, s'enflammant au feu de ses propres paroles, il s'était plus violemment épris et persuadé de la réalité de ses visions; il avait serré la main à

Sarrasins. Pour faciliter la surveillance exercée par les syndics et les consuls, les divers arts étaient distribués dans des quartiers et des rues qui leur étaient propres; c'est ce qu'indiquent les noms, aujourd'hui conservés, des rues des Orfèvres, des Marchands-d'Or, des Marchands-de-Foutaine. Toutes les boutiques des fabricants d'armes s'ouvraient alors dans les rues que nous appelons aujourd'hui des Armuriers, des Espadonniers, des Epéronniers.

Je ne saurais dire combien de fois Alipino passait, ou, plus justement, se prononçait par ces rues, foulant de ses regards l'intérieur des boutiques, en comptant combien d'hommes elles pourraient armer. La cadence redoublée des marteaux, le cri strident des limes, la puissante respiration des forges, le roulement des meules d'emouillage, le frémissement du fer rouge plongé dans l'eau ou dans l'huile, au milieu de ce bruit, le commandement des patrons, les sifflets joyeux ou les chansons des ouvriers, tout ce vacarme était plus harmonieux à l'oreille d'Alipino que les accords d'un orchestre habile à l'oreille d'une jeune fille de quinze ans, qui assiste à une première fête. A voir au dedans et au dehors des magasins, on suspendu en désordre, ou disposés en trophées, ces rondaches, ces pertuisanes, ces dagues, ces estocs, ces épées, ces arbalètes, espadons à deux mains, pivolets, cuirasses à lames, à mailles, à écailles, visières, morions, écus ronds, échancrés, de cuir, de frêne, de métal, un frisson de joie parcourait les membres du jeune homme; une émotion le saisissait, pareille à celle de l'avare contemplant des tas de sequins sur la table d'un brelan, ou, pour employer une comparaison plus innocente, il ressemblait à un savant qui, traversant une rue pleine de livres, les achète en pensée, les lit, les étudie, les emploie pour faire d'autres livres, qui le mèneront à l'immortalité.

ne gague pas l'eau qu'on boit; celui qui a une famille aujourd'hui, doit léser son sur soi et ronger un pain bien sec! Ah! quelle différence dans le temps où ma bonne âme de père était synde de notre maîtrise! Quel travail! quel pays de cocagne! les florins pleuvaient chez nous! Là, on boucher, ici, un gantelet; un fronton pour un autre, et des cuirassards. Trois contre-maîtres et cinquante garçons étaient à notre service, et ils auraient eu cent bras qu'il leur aurait fallu travailler tous de jour et de nuit, sans avoir à peine le temps de manger un morceau. Aujourd'hui la paix partout, partout l'eau stagnante. Il paraît que ces gens-là n'ont plus de sang dans les veines. Ces moines ne savent que prêcher la paix! Croient-ils donc que le Seigneur Dieu nous a fait des bras pour les tenir croisés? Si les choses vont de ce train, il n'y a qu'à fermer boutique, et à se faire marchand de vieille ferraille.

— Il vous plairait donc de voir revenir le passé? demandait Alipino.

— Si cela me plairait! Je donnerais la moitié du peu que j'ai pour voir une brave guerre; et il y en a beaucoup, sachez-le bien, dans Milan, à qui les mains démaillent. Eh, vive Dieu! qui n'aimerait la guerre? c'est là qu'on voit ce que vaut un homme; elle nous donne honneur et profit, on gagne un peu d'un côté, on vole un peu de l'autre, et il y en a pour tout le monde.

Alipino, ravi d'avoir aussi pour lui le ven des artisans : « Eh bien! ajoutait-il, prenez bon courage, le remède n'est pas loin; mettez en ordre les fers de votre magasin, vous aurez bientôt à travailler, je vous le promets.

— Quel! vraiment! insistait l'armurier; tant mieux! Ma maison a toujours été en crédit, et il n'y a pas d'armes qui puissent se comparer aux miennes. Quant au prix, galai-



ses amis pour leur dire : « Nous nous reverrons, nous agissons, nous parlerons. » Avec quelques-uns d'entre eux, il avait juré haine aux Visconti et mort aux tyrans, sur le nom du Seigneur et sur sa part de paradis; il avait forbi ses armures, et calculé combien il pouvait y en avoir chez ses amis, combien on pourrait en tirer des magasins d'armures, Galvano Fiamma, alors professeur de théologie aux Dominicains de saint Eustorge, depuis chapelain et chancelier de Giovanni Visconti, nous apprend dans son histoire de Milan que cette ville comptait bien cent fabricants d'armes, sans parler des moindres ateliers de fer, qui employaient dix mille ouvriers. On faisait, ajoute-t-il, des armures hispaniques comme des miroirs, qu'on expédiait jusqu'en Tartarie et chez les



Alipino entra dans quelques-unes de ces fabriques; il demandait le prix d'une cuirasse, d'une cervelière, d'une armure complète en lames de fer et en mailles, depuis le cimier jusqu'aux épérons; il n'achetait rien, mais laissait entendre, à travers des images, que le temps de ces achats pourrait venir bien vite.

Dans le quartier des Espadonniers, près du lieu où était alors l'unique four au pain blanc, finexent sous le nom de *profeta della rosa*, on voyait la boutique d'un certain Malignio della Cochirola, dont le père s'était acquis dans son métier assez de crédit et une grande fortune. Lorsque ce Malignio lui succéda, pensant que, puisque son père avait réussi, il ne devait pas s'écarter d'un trait des traces qu'il avait suivies, il se garda bien d'ouvrir son atelier aux améliorations que le temps et l'expérience avaient introduites dans son métier; il les ralliait comme des nouveautés, des bizarreries de la mode, qui deviendraient caduques dès le lendemain de leur apparition : « Cela s'est toujours fait ainsi, disait-il; nos pères en avaient plus long que nous, eux qui revenaient déjà de l'apprentissage lorsque ces gile-métier ne l'avaient pas encore commencé. » Cette conduite eut ses effets ordinaires; les pratiques s'éloignèrent; et tandis que les autres étendaient leur fabrication, il ne lui arrivait plus que le raccommodage des anciennes armures de quelque Milanais de la vieille roche, observateur entêté des antiques coutumes.

Alipino le voyant seul dans la boutique, occupé à ferrer paisiblement le soufflet de la forge, et à tourner, sans se presser davantage, un morceau de fer dans les chaudières, ne craignit pas d'interrompre son travail; il commença donc à lui parler plus longuement, et après avoir déploré la misère des temps, il lui fit entrevoir qu'elle pourrait bientôt prendre fin.

« Plus au ciel! s'écria Malignio; on peut dire qu'on

terrie avec tous, et à tout avec vous, qui êtes de nos pratiques.

Puis, saluant Alipino qui s'en allait, il lui disait, en ôtant son baret : « Je me recommande à vous; » puis il se mettait sur sa porte, les mains dans les poches, pour blâmer les innovations et ramener ses espérances.

Je ne me serais point risqué à dégrader la dignité de l'histoire par le semblable trivialité, si elles eussent été envisagées par Alipino comme par le grand nombre; mais, à ses yeux, c'était interroger le vote public, c'était la manifestation de la volonté populaire, c'était autant de nouveaux fils ajoutés à la trame de ses espérances, c'était autant de preuves de l'existence de la conspiration qui devait bouleverser le gouvernement de fond en comble.

On imagine facilement quelle place ses affections particulières tenaient dans ses songes. Renverser ce juge et lui donner cet autre pour successeur, réserver à tout Visconti la fin de Beno des Gozzadini, c'est à dire le traîner par la ville, puis le jeter dans le canal; mettre en pièces Luchino, Luchino le maudit, et élever à sa place Pusterla et Marguerite. Alors tout serait justice : plus d'impôts, plus d'intrigues, alors les bons seraient élevés, et les méchants les méchants; alors... quelle belle époque! quel âge d'or! que de gloires nouvelles! quelle universelle félicité!

Eh bien! entre par ces pensées qui déjà lui semblaient la réalité. Alipino entra dans le *Bredetto Nuovo*, que nous appelons aujourd'hui la place des marchands. Je crois que beaucoup d'admirateurs se seraient arrêtés, comme moi, des heures entières à contempler le mélange des styles dans ce monument grandiose, et à y lire l'histoire des arts et des révolutions de cette ville; mais ce mélange n'existait pas lorsque Alipino vint dans cet endroit de la cité.

L'esprit des dépenses généreuses et l'ardeur de bâtir ne sont pas restés d'un chez les Milanais. Ammes de la noble libé-

ralité d'un peuple libre, ils achetèrent les maisons et le terrain qui occupait le centre de leur ville, pour y rassembler les principaux édifices. En 1228, ils bâtirent la place quadrangulaire, avec cinq portes s'ouvrant sur cinq rues pavées de cailloux, appartenant aux principaux quartiers. L'une s'appelait Porte du Dôme, l'autre la Porte Neuve, la troisième le quartier des Orfèvres, et se nommait la Porte des Prisons, parce que la geôle dite Malastalla était voisine. Un renfermait les créanciers frauduleux et la jeunesse indisciplinée, remède extrême pour solder les dettes des uns et rendre le bon sens aux autres. Au milieu de cette place, sous le podestat Oldrado des Grassi de Trezzene, à qui son zèle à brûler les hérétiques mérita une statue équestre qu'on voit encore encadrée dans le mur, on érigea le palais de la

de cet autre côté on répétait des miracles qui, dans les deux dernières années, avaient commencé à mettre en réputation la madone de Saint-Celse, et aussi celle de Saint-Satire, de Saint-Simplicien et de Saint-Ambroise. Un pèlerin muni du bourdon et du *sacchetto* attirait l'attention d'un groupe qui, se pressant autour de la table où l'orateur était monté, écoutait la merveilleuse histoire de Paolozzo de Rimini, qui vint à Venise plusieurs carèmes sans rien prendre que de l'eau chaude. Les inquisiteurs le mirent en prison, et ne firent que confirmer la vérité du prodige. Plus loin un charlatan montrait un érécriteau portant une foule de figures qu'il décarait de l'épithète d'humaines; il expliquait qu'elles représentaient les vingt-cinq mille personnes qui, le 23 mars passé, s'étaient rassemblées à Corrigio dans le Crémonais, déchassées et demi-mues, se frottant jusqu'au sang et faisant des aumônes, sous la conduite d'une belle jeune fille qu'on regardait comme une sainte. Plus tard on découvrit qu'elle n'était inspirée que par le démon, et on la condamna au feu.

Qu'on s'imagine un bal : la foule y est innombrable; chacun, plein d'altéresse, se pense qu'un plaisir, à la fête, au spectacle qu'il a sous les yeux. Qu'on s'imagine, au milieu de cette foule, un homme qui a crué une mine sous le théâtre de la fête, qui, dans un moment, va y mettre le feu, et lancer en débris dans les airs la salle, les musiciens, les danseurs, les spectateurs, et on se fera une idée assez juste de ce qu'éprouvait Alpinolo au milieu de la multitude rassemblée sur la place dont nous avons parlé. Sous ces portiques, où se tenaient les libraires qui revendent d'occasion

nos ouvrages, lorsqu'ils ont emporté ceux qui les avaient achetés; sous ceux de l'éditeur, on qui les avaient reçus comme un hommage de l'amitié de l'auteur, Alpinolo se promenait d'un pas théâtral, mesurant de l'œil et regardant jusqu'au fond de l'âme tous ceux qu'il rencontrait, comme pour dire : « Es-tu des miens ou de mes ennemis ? » Malheureusement pour lui, il vint se jeter sur le passage de ce Menozzo Basabelletta, qui, s'il vous en souvient, pour avoir un jour plaisanté sur les visites de Luchino à Marguerite, avait reçu d'Alpinolo une si violente rebuffade. A cette vue, celui-ci sentit se réveiller dans son cœur tout le mépris qu'il avait alors éprouvé, avec quelque ressentiment de la honte dont il fut saisi un instant après, lorsque l'apparence sembla donner raison au mauvais plaisant. Il lui parut qu'un regard malicieux, qu'un sourire ironique de Basabelletta voulait lui dire : « N'aurais-je pas raison alors ? » Il l'acosta en répondant à haute voix au reproche qu'il croyait lire dans les yeux de Menozzo. « Eh bien, lui dit-il, était-ce avec assez d'injustice que vous essayiez de ternir la réputation de madame Marguerite ?

— Il me semble que tu dois savoir mieux que moi, » répondit l'autre avec une froide ironie.

Alpinolo réprima à grand peine sa fureur. « Prends garde, s'écria-t-il, je te ferai rentrer ces insultes dans la gorge, si le moment n'était pas proche que te désillera les yeux mieux que toutes mes paroles.

— Brave jeune homme ! répliquait Basabelletta, il faut faire ton profit de la science du monde. Crois-moi, promets toujours des choses générales; autrement, si tu venais à préciser des détails, tu l'exposerais à rencontrer de nouveaux démentis et à être dupe de tes vanteries.

— Eh ! non, répondait Alpinolo s'échauffant de plus en plus; ce ne sont point des mensonges; je ne crains point la dérision. Je te dis, en vérité, que les choses brandent au manège, et que nos maîtres ne le savent pas longtemps.

Et Basabelletta : « Ils le savent plus que tu ne penses, parce que le diable aide les siens, et qu'il y en a trop qui, comme toi, écoutent bien haut, mais ne valent pas à l'œuvre la moitié de ce que montraient leurs paroles. »

On sent de quel coup ce langage frappa Alpinolo. Mais croyant, dans ses expressions, déceler un partisan de cette révolution idéale qu'il caressait il lui serra convulsivement la main, et, l'attirant vers un coin solitaire, il lui dit à voix basse et en regardant s'ils n'étaient point écoutés : « Ce qui est fait est fait. Mais, puisque tu es pour la bonne cause, apprends que les paroles perdent tout leur effet, les espérances ne sont pas vaines cette fois. Quand tout le peuple est mécontent, quand le tyran est exécuté, il suffit d'une étincelle pour allumer un effroyable incendie. Et cette étincelle, crois-moi, il en est qui battent la pierre pour la faire jaillir.

— Bah ! répliquait Menozzo, il faudrait que les nobles eussent moins de somptuosité dans les reins, moins de servilité

et plus d'amour du peuple. Sois-en sûr, les hommes sont comme les allées, ils ne mûrissent que sur la paille. Sur la paille des clameurs, on trouve encore des cœurs généreux; mais pendant que l'âme du pauvre se trempe aux rudes travaux de la glèbe et de l'atelier, les riches s'échappent dans les jeux et dans les tournois, dans les chasses, dans les bals, à leur table et à faire gloire de leur bassesse à la cour. Nos ancêtres mettaient leur orgueil à soutenir le peuple dans la croyance de saint Ambroise, à défendre ses droits contre ceux qui voulaient l'abuser; mais le monde empire en vieillissant, et de cette génération sainte, il ne reste plus rien. Qu'est-ce que ton Pusterla, par exemple ? A peine Luchino lui a-t-il jeté un os, une ambassade, il plie son âme à la servitude, il se fait doux comme miel et s'en va à Vérone sans une pensée ni pour lui-même, ni pour la patrie, ni pour quelque autre chose qui devait pourtant lui faire démaigrir plus vivement la peau.

— Ha! ha! ne le crois pas, s'écria Alpinolo tout enflammé. Sache, au contraire, mais garde-le pour toi, sache que mon seigneur n'est point à Vérone. S'il y a été, ce ne fut que pour mener des intelligences avec Mastino. A l'heure qu'il est, il est ici, à Milan, ici, de sa personne. Cela te suffit-il ? es-tu convaincu ?

— Belles paroles ! disait un valet Menozzo. Pauvre garçon ! que tu es bon, et qu'on l'en fait avaler de cruelles ! Quelque domestique l'aurait dû entendre cette fausse nouvelle. Qu'il en aura chanté pour te faire chanter...

— A qui en faire accroire ? interrompit Alpinolo, rouge comme le feu. Pour qui me prends-tu ? Ne dois-je plus en croire mes yeux ? Je te dis qu'hier soir, dans le palais, moi, moi tout le premier, j'ai parlé à Pusterla, à Zurione, dans une assemblée de personnes de haut rang. On y a traité de ce qu'il fallait faire, et déjà ils ont tout disposé. L'autre semaine on passera pas sans que nos dettes ne soient payées... » Et il poursuivait, mêlant à la vérité les songes de son imagination. Mais l'autre, incrédule et seulement poussé par son humeur disputée :

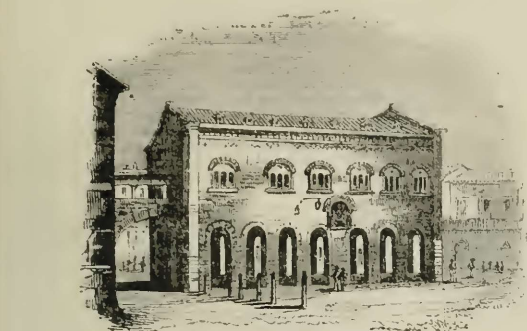
« Tout beau ! tout beau ! disait-il, il se trouvera bien quelque chose qui les arrêtera. Et la signora Marguerite, cette eau dormante...

— Quoi ! Marguerite ? Quel badinage ! continua l'imprudent. Elle pense que le temps n'est pas venu de laver le pays de ses somnolences. Elle nous a raconté l'histoire de son oncle Galvano Visconti, qui, au temps de l'arbitraire, courait la ville en habit de houlon, un porte-voix à la main, en fei-



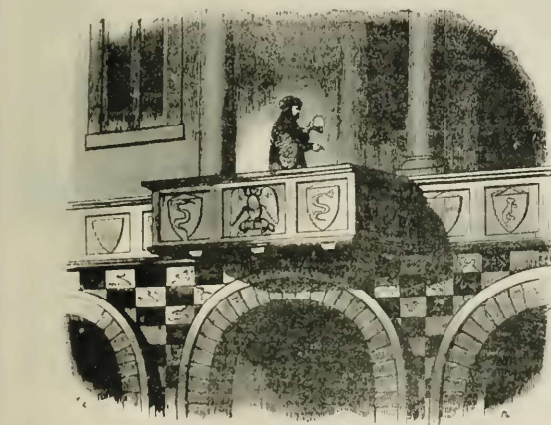
gnant de s'occuper d'astrologie, pendant qu'il conspirait pour délivrer sa patrie. Alors, ajoutait-elle, les sages simulaient la folie ; aujourd'hui les fous se croient trop sages.

Il faut savoir que par un effet de l'habileté de l'architecte, on plut par celui du hasard, les arceaux du portique sous lequel discutaient Alpinolo et Menozzo, sont disposés de manière à produire le phénomène des *salles parlantes*. Quelques-uns de nos lecteurs ont pu l'observer à Saint-Paul de Londres, dans la galerie de Gloucester, dans la cathédrale de Gênes, ou, dans des lieux plus connus de Milan, au palais ducal de Plaisance, et à Mantoue, dans la salle des grands. Il consiste en ce qu'un homme placé à l'un des quatre angles du portique ne peut prononcer une parole, si voisée qu'elle soit, qu'elle ne parvienne, en suivant une diagonale, à l'angle opposé. Les physiciens donnent facilement l'explication de ce phénomène. Notre récit se contente de dire que quelqu'un en tirait profit. Tranquille comme si l'objet de leur conversation lui eût été tout à fait indifférent, Ramengo de Casale écoutait de cette manière la discussion d'Alpinolo et de Basabelletta. Ce Ramengo, comme nous avons eu plus d'une fois occasion de le dire, était un des flatteurs de Luchino; mais il savait assez bien agiter entre deux eaux pour ne point être l'ennemi des ennemis du prince. Ses paroles étaient mielleuses et ses actions ambiguës, mais il ne se fit aucun scrupule contre personne, cherchant à se faire admettre partout, et réussissant à faire un grand nombre d'aveugles. Parmi ceux qui ne pénétraient point la scélératesse de Ramengo, on comptait Alpinolo, qui, entièrement persuadé de la bonté de sa cause, croyait qu'il était impossible qu'on ne parât point son opinion. Aussi l'ombre d'un soupçon n'entra-t-elle point dans son esprit lorsque Menozzo s'était écrié, il se vit acosté par Ramengo, qui en avait assez entendu pour deviner le reste. « Impudent ! dit ce dernier, tu parlais tout à l'heure



raison. Sa partie supérieure contenait une vaste salle destinée aux tribunaux; l'inférieure, un espace couvert où se jouait le triple enlèvement de sept arcebut, et tel qu'il convenait à la commodité du peuple dans le temps où le peuple gouvernait la cité.

Grâce à la sainte manie de restauration qui nous possède, il ne nous reste plus grand chose de ces monuments de l'antiquité. Le palais de la Raison, converti en archives, est aujourd'hui fermé et tellement réceptif, que c'est à peine si on peut distinguer, sous la couche épaisse de chaux qui les recouvre, la forme de ses anciennes arcades; ainsi une mâle pensée se cache sous l'enveloppe d'un langage artificieux. Les loges sont aussi abîmées; mais, par fortune, on n'a pu, en six cents ans, achever l'édifice des écoles palatines du côté de la rue des Orfèvres, et dont il reste encore en partie la galerie degli Osii, commencée en 1516 par Matteo le Grand. Ce monument était revêtu de carreaux de marbre blanc et noir, et divisé en deux galeries superposées, qui se composaient chacune de cinq arches. Au parter supérieur on avait sculpté sur autant d'écus les armes des six principaux seigneurs de la cité. Une tribune en saillie occupait le milieu de cette galerie; on voyait un aigle tenant une truelle dans ses serres, symbole du haut patronage de l'empire sur la ville, qui, ainsi que le savent tous les enfants de Milan, tire son nom d'une truelle à longues soies. C'était à cette tribune, vulgairement nommée *Parlera*, qu'apparaissait le podestat



ou les consuls pour proclamer devant le peuple convoqués les ordonnances et les lois, et pour écouter les avis des citoyens. Aujourd'hui on ne voit au-dessous que des marchands de fuseaux et de rouets, et une sentinelle allemande, qui passe et repasse lentement devant et derrière les canons.

A cette époque, on voyait donc là une multitude de gens, les uns marchant sous leur son, les autres s'enquérant des nouvelles, les autres se promenant désœuvrés, ou jouant et comparant des facons de Norvège, de Danemark, d'Irlande ;



avec Menelozzo... lui aurais-tu dit?... » et lui faisait un signe amical d'un air d'intelligence : « Es-tu bien certain qu'il soit des nôtres? Francesco ne l'a-t-il pas donné quelque mot de ralliement pour le reconnaître? »

— Non, répondit Alipolo.

Et l'autre continua : « Zurlone me l'a donné, et je ne crois point avoir perdu ma journée, quoique j'espère m'être conduit avec plus de prudence que toi. A qui as-tu parlé? »

Alipolo lui nomma plusieurs de ceux à qui il avait fait ses confidences et de ceux à qui il comptait les faire. Ramengo, qui ne perdait pas une parole, lui dit : « Mais ne l'es-tu pas entendu avec Galeas et Barnabé? »

— Non, mais d'autres que moi l'auront fait parmi ceux de la dernière soirée.

— Eh! ne sais-tu pas, parmi ces derniers, les hommes qui auraient assez de liaison avec les princes pour se mettre en rapport avec eux, ou les jeunes gens déterminés à se jeter à corps perdu dans l'entreprise comme toi et moi? »

— Comment? poursuivait l'imprudent; les deux Aliprandi ne sont-ils pas fort bien avec eux? Où trouver des cœurs plus généreux que lesorero et que le seigneur de Castelletto?

— Des Milanais! s'écriait l'autre en secouant la tête. Noble race! pleine de cœur! mais, pour donner le signal du mouvement, pour vouloir avec résolution, elle est sans force, il faut recourir à ceux de la province.

— C'est pourquoi, ajoutait le sage, nous avons avec nous Torriello de Novare. Ce matin, je l'ai vu parler avec... »

Il deroulait ainsi ce qu'il savait et ce qu'il imaginait, donnant pour des réalités ce qui n'était que les chimères de sa fantaisie. Puis, ravi d'avoir rencontré un nouvel apôtre, il embrassa Ramengo avec cordialité, et s'éloigna pour chercher d'autres prosélytes. Cependant Ramengo se dirigea vers le palais, et, bientôt après, il y était reçu par Luchino, à qui il avait fait dire qu'il avait à lui communiquer des choses de la plus haute importance. Mais il est temps de faire mieux connaître à nos lecteurs ce qu'était ce misérable.

Ramengo avait pris le nom de Casale de la ville où il était né, dans le Montferrat, et d'où il avait été emporté, enfant au berceau, lorsqu'en 1299 ce pays s'était révolté contre Matteo Visconti pour se donner aux Pisans et à Giovanni, marquis de Montferrat. Son père, soldat de fortune, sans autre

richesse que son épée, était venu à Milan se mettre à la solde des Visconti. Lorsqu'il eut trouvé la mort sur le champ de bataille, Ramengo marcha dans la même voie que son père : c'était la seule qui pût le conduire à la renommée et à l'opulence qu'il convoitait dans ses rêves ambitieux.

Les Pusterla, dont la puissance était grande dans le Montferrat, avaient pris sous leur protection le père de Ramengo et Ramengo lui-même; par eux, il avait acquis de l'influence et un commandement dans la milice, mais il était de ces âmes mal nées pour qui la reconnaissance est un insupportable fardeau, et les bienfaits des Pusterla avaient amassé dans son cœur une effroyable haine.

Cependant la guerre éclata entre les Guelles et les Gibelins, lorsque le pape, ayant excommunié Matteo Visconti, leva une armée pour soutenir son anathème. Matteo rendit le pouvoir aux mains de son fils Galeas, qui pressa vivement les hostilités. Comme on craignait que l'ennemi ne franchît l'Adda pour pénétrer dans Milan, on disposa des corps d'observation sur les rives de ce fleuve, et on fortifia les forteresses qui l'avoisinaient. Le père de Francesco Pusterla tenait le château de Brivio, un fort élevé à Olginato, et la citadelle de Lecco. Il désirait vivement que son fils commençât le noviciat des armes, il lui donna le commandement de cette dernière place, en lui montrant pour lieutenant Ramengo. Cela se passait en 1322.

Lecco n'était guère, à cette époque, qu'un amas de ruines. Victime d'une de ces vengeances de parti, alors si fréquentes, cette ville avait été punie, par une destruction totale, du crime d'avoir embrassé la cause des Torriani. Parmi les habitants de Lecco les plus léonnés à cette famille, on remarquait surtout Girdello della Madalena. Les malheurs de ces temps avaient étouffé sa maison; il fut tué en combattant. Son fils unique, Girdello, pris comme otage, avait réussi à s'échapper, et venait récemment de prendre service dans les troupes guelles. Il ne restait à Lecco, de cette famille, qu'une sœur de Girdello, la jeune Rosalia, qu'il avait toujours tendrement aimée, et qu'il aimait encore plus vivement depuis que le malheur le tenait éloigné d'elle. Rosalia avait eu en beauté, et son



âme s'était éprise de ce violent besoin d'aimer que le malheur fait naître dans les cœurs défilés, et qui s'enflamme d'autant plus qu'il peut moins se satisfaire.

Francesco Pusterla, très-jeune alors, avait connu la jeune fille, qui était du même âge que lui. Sa beauté (la beauté d'une vierge) à tant de part aux sentiments qu'elle éveilla avait augmenté la pitié du jeune homme pour les malheurs de Rosalia. Il la regardait comme la victime innocente des discordes civiles, martyre d'une faction dont sa famille avait fait partie, emblème par l'infortune; il aimait à se trouver avec elle, la traitait avec une vive amitié, et l'artifice délicat de sa bienfaisance pourvoyait aux besoins de la malheureuse orpheline. Ces soins firent si pressées et si ardents, que le grand nombre, qui ne croit point à une générosité gratuite, publiait les amours de Francesco et de Rosalia.

Ramengo la vit aussi et l'aima... Mais c'est profaner le nom de l'union, qui enfante tant d'actions généreuses, que de l'appliquer aux sentiments qu'éprouvait Ramengo pour la sœur de Girdello. Des calculs, des moyens de fortune et des avantages pour l'avenir, voilà ce qu'il voyait là où les jeunes gens de son âge ne voient que passion, fantômes brillants et plâtres. S'élever au-dessus de la bassesse de sa naissance, s'avancer, par toutes les voies criminelles ou licites, dans les emplois et à la cour, c'était l'unique but de ses actions. Il

avait vu plusieurs fois la fortune, dans ses vicissitudes, se décider tantôt pour les Visconti, tantôt pour les Torriani. Bien que le pouvoir des premiers parût alors solidement assis, qui pouvait dire qu'un caprice du hasard ne le remettrait pas aux mains des seconds? S'aller avec Visconti dans le temps même de leur puissance, c'était un rêve que l'imagination pouvait caresser, mais la raison devait le rejeter comme une folle espérance. Il était beaucoup plus habile de rechercher l'alliance des Torriani : s'ils triomphaient, que ne devait point attendre de leur reconnaissance l'homme qui n'aurait pas dédaigné de s'unir à eux lorsqu'ils étaient dans l'infortune! Si leur sort ne devait point changer, Rosalia était trop obscure et trop délaissée pour qu'un mariage avec elle inspirât ni jalouse ni soupçon de la part d'un serviteur des Visconti; et si ceux-ci venaient à être renversés, non-seulement elle serait pour Ramengo la planche de salut qui l'arracherait au naufrage, mais pourrait le faire aborder aux rives fleuries de la faveur des Torriani triomphants. Il s'était en outre aperçu de l'affection de Pusterla pour Rosalia, et il était de ceux qui ne croient point à l'innocence de cette tendresse. La haine qu'il nourrissait contre Francesco le conduisit dans ses projets d'union par l'idée de supplanter son jeune capitaine auprès de sa maîtresse. Il demanda donc la main de Rosalia à des parents éloignés à qui la garde de la jeune fille était confiée. Pour se décharger d'un fardeau, pour trouver un appui, et dans l'espoir de faire cesser les persécutions dont Girdello était l'objet, ils consentirent à ce mariage. Lorsqu'il se conclut, Francesco pourvut généreusement à toutes les dépenses; mais les soupçons de Ramengo ne firent qu'en prendre une nouvelle force, et son aversion s'en accrût.

Rosalia, comme il arrivait alors et comme il arrive encore à la plupart des jeunes filles, ne fut informée de ce projet que lorsqu'il fut arrêté. Elle ne connaissait point Ramengo; il n'avait rien fait pour gagner sa bienveillance; dans, lorsqu'elle se vit unie à lui par un lien que la mort seule pouvait rompre, elle fit ses délices de son devoir, et, heureuse de trouver un objet à cette flamme intérieure qui s'était jusqu'alors alimentée d'elles-même, elle aima son mari avec toute l'impétuosité d'une première passion.

Ramengo lui-même, quelque grossière que fut son âme, ne put s'empêcher d'abord d'aimer cette vierge ingénue dont il avait fait sa femme. Il goûta un moment les douceurs d'une affection partagée, et pensa même un moment à mettre tout son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs.

Mais ses vertueuses dans ne furent pas de longue durée. Bizarre, inégal, capricieux, ses caresses et sa courtoisie se mêlèrent bientôt de brutalité et de colère. Il sentait ses torts, et, loin de s'en repentir, il s'en excitait à les aggraver. Loin de faire un mérite à Rosalia de la divine patience qu'elle opposait aux mauvais traitements, cette patience lui fit croire qu'elle se vengeait en le trahissant. Ses premiers soupçons grandirent, et il les accueillit avec empressément comme la justification de sa haine. Pusterla se promenait volontiers avec



Rosalia sur les bords du fleuve; son cœur aimait cette âme ingénue et passionnée, et, lorsqu'il parlait d'elle, c'était avec ce chaleureux accent de la jeunesse qui ne sait ni craindre ni dissimuler. Ramengo ordonna sévèrement à sa femme de ne plus souffrir Pusterla dans sa maison sous aucun prétexte, et lui imposa en même temps de se garder de laisser croire qu'il lui donnait cet ordre. C'était la pitié dans cet abîme de duplicité et de détours où les âmes loyales trouvent le plus cruel supplice. Ses tortures s'échappaient point à Ramengo, qui en sentait croître sa barbare défiance.

Vers ce temps, la victoire de Vaprio, remportée par les Visconti, ruina de fond en comble les espérances des Torriani, et dispersa leurs partisans. Ramengo se montra un de leurs plus cruels persécuteurs. Rosalia, qui avait cru que les prières auraient quelque pouvoir sur son mari, osa intercéder en faveur de Girdello; mais l'insolence de Ramengo n'avait plus de bornes; il le repoussa rudement la suppliante Rosalia. Comme elle était désormais inutile à sa fortune, il la put en dégoût, et s'en serait volontiers défait par un crime, s'il eût pu espérer de le cacher à tous les yeux, et venger le reste de pitié dont les cœurs les plus barbares ne peuvent se défendre au moment d'immoler un innocent.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

POLYANTHRA ARCHEOLOGIQUE, ou Curiosités, Rarités, Bizarries et Singularités de l'histoire religieuse, civile, industrielle, artistique et littéraire, dans l'antiquité, le Moyen-Age et les temps modernes, recueillies sur les monuments de tout genre et de tout âge, et publiées par T. de Jolimont, ex-ingénieur, membre des académies de Caen, de Dijon, etc.; de la Société des Antiquaires de Normandie, de celle d'Emulation de Rouen, de la Société des Gens de Lettres de Paris, auteur de plusieurs ouvrages sur les mœurs et antiquités du Moyen-Age, etc.

Toute l'éloquence, tout le charlatanisme ordinaire des prospectus devient ici superflu.

Le titre de cette publication indique assez la spécialité que l'auteur embrasse.

En deux mots, son but est de mettre en lumière ou de remémorer un grand nombre de particularités et de détails sur certains actes, certaines institutions et certaines productions des hommes dans chaque âge de ces particularités surtout qui ont un cachet remarquable d'originalité, de singularité, et dont la connaissance et le souvenir se perdent et s'effacent chaque jour; particularités légalement indiquées dans l'histoire et qui y sont presque toujours absorbées par les grands événements politiques et les considérations sur les intérêts des peuples ou des sociétés individuelles, et qui, par cela même, ont à peine été relatées et commentées par les écrivains; particularités qui sont, moins qu'on ne le pense en général, l'objet d'une vaine curiosité, mais qui fournissent au contraire une foule d'observations importantes et de réflexions critiques sur les modifications de l'état social et l'esprit de chaque siècle et de chaque nation; particularités enfin qui, étudiées à part avec cet esprit d'investigation qui ne s'arrête point aux légères aperçus et aux jugements vulgaires, offrent surtout pour l'histoire des mœurs, l'histoire vraie, intime et positive des peuples, des documents sûrs et précieux.

Cette étude donc, même des choses qui paraissent les plus frivoles, n'est ni oiseuse ni à dénigrer, et elle nous procure toujours autant de plaisir que d'instruction; vérité qui se développe chaque jour davantage dans les esprits, et inspire partout le goût des *curiosités* archéologiques.

Mais la recherche de ces curiosités n'est pas toujours facile ni à la portée du plus grand nombre; peu d'écrivains s'en sont occupés; tout est disséminé, épars dans des milliers de manuscrits, de livres, de publications et de traductions populaires, aussi difficiles à retrouver qu'à réunir; de nombreux et de tous genres, qu'il faut découvrir, étudier, analyser; il faut beaucoup de temps, d'études, de connaissances préliminaires, d'observations, de déplacements, de sacrifices d'intérêts, et beaucoup de persévérance.

Les considérations incontestables contribuant peut-être à mériter un accueil favorable et quelque gratitude à l'auteur du présent recueil; recueil soigneusement élaboré, et qui offre surtout à ceux qui, comme lui, pèrennent par goût dans le vaste domaine des curiosités archéologiques.

L'auteur sait assurément et avoue avec franchise qu'il sera loin d'avoir épuisé la matière, et qu'il ne pourra même, sur chaque sujet choisi, fournir un tout complet; il n'est pas douteux, même au travail le plus opiniâtre et à la vie la plus longue, de tout savoir, de tout découvrir, de tout connaître; et, à peine a-t-on déposé la plume, qu'il se révèle tout à coup des imperfections inattendues qui auraient complète ce qui est resté imparfait, éclairci ce qui est encore douteux, et sur mille points, plus amples et satisfaisants le lecteur.

Il confesse encore qu'il ne prétend point offrir un recueil de découvertes inconnues ou de nouvelles scientifiques, mais simplement un recueil ou, sur différents sujets dignes de remarques, il a réuni et coordonné dans un même cadre des faits et des notions puisés à diverses sources plus ou moins connues, en y joignant des réflexions, des notes et des applications critiques, puisant ou s'élevant, qui lui sont propres, et distinguant, et essentiellement cette publication, des magasins typographiques, des dictionnaires, etc.

Ce recueil sera composé de livraisons, publiées successivement à des époques indéterminées, et qui feront voir, sur différents sujets, autant d'*opusculs de l'ache* ayant une présentation particulière, et pouvant, au gré des acheteurs, être vendus séparément ou réunis en collection.

Chaque livraison ou opuscule, format in-8, papier grand-raisin, sera composée de une à trois feuilles de texte, et selon le besoin ou la spécialité, d'une à plusieurs planches en noir ou couleurs, fac-simile, etc.

Les notices et les planches qui, par leur nature, ne pourraient être mises en public, seront remises aux acheteurs enveloppées et cachetées.

Le prix de chaque livraison ou opuscule variera suivant l'étendue et l'importance du texte et des planches, et ce prix sera toujours indiqué sur chaque livraison.

Les personnes qui souscriront pour la totalité de la collection, jouiront d'une remise de 20 p. 100 sur le prix entier de chaque livraison.

A Paris, chez l'auteur, maison de M. Thunier, rue Bonaparte, 51. — Techerer, libraire, place du Louvre. — Roumard, libraire, rue de Tournon.

Dans les départements, chez les principaux libraires.

INDICATION DE QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX SUJETS QUI SONT ET SERONT PROCHAINEMENT PUBLIÉS.

Monnaie du mois d'AVRIL. — Jeux populaires dits *Poissons d'Avril*. (Publié.)

Histoire des OÉNS. — De l'usage d'offrir et de distribuer à Pâques des œufs, dits *Oéufs de Pâques*. (Publié.)

De l'usage de saluer ceux qui tiennent et de leur adresser des souhaits. (Sous presse.)

Particularités sur l'histoire de la Calligraphie, de l'usage de décorer les manuscrits d'ornements et de figures peints, de marquer sur l'exécution, le mérite et les divers caractères de ces peintures; utilité de leur étude; de plusieurs manuscrits remarquables de diverses époques; prix de certains manuscrits, etc.

Particularités sur l'histoire de la Typographie; indication et résumé des ouvrages remarquables sur cette matière. — De quelques imprimures et imprimures relatives au peu connus; de l'ornementation des livres imprimés; *specimen* de divers ornements typographiques remarquables tirés des éditions du quinzième, seizième et dix-septième siècles; prix de certains livres; particularités sur certains livres.

Notes curieuses et inconnues sur l'exécution du livre d'heures commandé par le duc d'Orléans en 1856; rectifications nécessaires d'un article publié sur ce livre par M. Ch. Nodder, dans le *Bulletin de Bibliophilie*.

De quelques éditions modernes.

De l'origine, de l'usage et de la fabrication des lunettes, besicles, lunettes-vives, etc.; faits et particularités peu connus.

Tableau succinct de l'histoire générale des meubles, instanses de meuble, objets usuels de la vie privée, etc.

Notices particulières et curieuses sur divers meubles remarquables, tels que lits, sièges, tables, balais, dressoirs, et autres objets.

Histoire succincte de la décoration intérieure des maisons, appartements, etc.

Particularités remarquables sur l'histoire des ordres monastiques; indication et résumé des ouvrages qui ont traité de ce sujet. Origine des moines; leur influence sur la civilisation, les arts, les sciences et l'industrie; vie privée des moines, détails curieux; décadence et chute des ordres monastiques, faits curieux et peu connus, etc.

De certaines peintures, sculptures et gravures remarquables, offrant des sujets allégoriques, satiriques et religieux, philosophiques ou politiques, exécutés à différentes époques.

Quelques particularités anciennes de l'histoire des modes et des costumes.

Etc., etc., etc.

EN VENTE CHEZ PH. CORDIER, ÉDITEUR, RUE DE POISSONNIÈRE, 21.

ASSAËT D'ÉQUILIBRISME LITTÉRAIRE, Épître à M. J. J. Assaët d'une Critique des Dictionnaires de Boiste, Laveaux, Napoléon Landais, Noël et Clapard, D. Chesardes, etc., etc.; par M. LÉON NOËL, auteur d'*Incertitudes et Consolations*, du *Livre de Zéus*, etc.; membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires. 1 vol. in-8. — Prix : 1 fr. 50 cent.

Chez PILLOT et Co., rue de la Monnaie, 21; DÉTENTE, passage Bourg-l'Abbé, 20.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

OUVRAGES DANS LE FORMAT GRAND IN-18.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE, par L.-F. KARNETZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LAJANNE, ingénieur des ponts-et-chaussées. 4 vol. in-12, format du *Milieu de faits*, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1841; par W. DESBOROUGH COOKE; traduite de l'anglais par Ad. JOANNE et Old Nick, complétée pour les expéditions et voyages jusqu'à la dernière expédition de M. DEBOST d'Érville; par M. D'AYEUX. 5 vol. in-18, format anglais. 10 fr. 50 c. le vol. L'ouvrage complet. 50 fr.

MANUEL DE POLITIQUE, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par V. GUCHARD. 1 vol. 5 fr. 50

HISTOIRE DE 1810; par A. VILLEROY. 1 vol. 5 fr. 50

HISTOIRE DE 1811; par A. VILLEROY. 1 vol. 5 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; par le docteur OTT. 1 volume. 5 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE MODERNE, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours; par le docteur OTT. 1 vol. 5 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE; par M. RENOUVIER. 1 vol. 5 fr. 50

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au Moyen-Age, avec 200 gravures dans le texte. 2 vol. 10 fr. 50

LA MUSIQUE MISE À LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE. — Exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger de cet art et pour en parler sans l'avoir étudié; par M. FLIS. 2^e édition. 1 vol. 5 fr. 50

GEORGES CUVIER; Analyse raisonnée de ses travaux, précédée de son éloge historique; par M. FLORENCE, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 5 fr. 50

DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles; par sir JOHN F.-W. HERSHELL, traduit de l'anglais. 1 vol. 5 fr. 50

LES MUSÉES D'ITALIE, Guide et memento de l'artiste et du voyageur; par LOUIS VIANOT. 1 vol. 5 fr. 50

LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE; par LOUIS VIANOT, pour faire suite aux *Musées d'Italie*, par le même. 1 vol. 5 fr. 50

LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, leur origine, leur acception, anecdotes relatives à leur application, etc.; par LENO d'ALEX; précédé d'un *Essai sur la philosophie de Nonchalo* l'auteur, par FÉD. DENIS. 2 vol. 7 fr.

MŒURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉS de la vie des animaux; par P. LISON, correspondant de l'Académie des Sciences. 1 vol. 5 fr. 50

FABLES; par M. VIENNET, de l'Académie Française. 1 volume. 5 fr. 50

GÉNIE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ou Esquisse des progrès de l'esprit humain depuis 1800 jusqu'à nos jours; par ÉDOUARD ALLETZ. 1 vol. 5 fr. 50

DES ÉLÉMENTS DE L'ÉTAT, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. SÉBASTIEN. 2 vol. 7 fr.

NAPOLÉON APOCRYPHE, 1812-1852, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle; par Louis GEORGEY. 1 vol. 5 fr. 50

CHIEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES DES DAMES FRANÇAISES, depuis le treizième siècle jusqu'au dix-neuvième. 1 volume. 5 fr. 50

HISTOIRE DE LA TOUR D'AUVERGNE, premier grenadier de France, rédigée d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques; par M. BOUTIER. 1 vol. 5 fr. 50

EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE; par M. FLORENCE, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 2 fr.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE des observations de Frédéric Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux; par M. FLORENCE, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 5 fr.

LITTÉRAIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON pendant la campagne de 1812; par le baron DE DENNETTE. 1 vol. 5 fr.

LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, avec les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague, Traduction nouvelle. 1 volume. 5 fr. 50

LE HACHYCH. 1 vol. in-18. 5 fr.

Ce volume, dont le titre ne saurait donner une idée, est une thèse politique, une utopie, si l'on veut, rêvée dans l'état d'exaltation produite par la liqueur que les Orientaux appellent *Hachyeh*; l'auteur est un des hommes les plus éminents de ce temps-ci par la science, par l'esprit et par le cœur.

MÉMOIRES DE CASANOVA DE SEINGALT. 4 vol. in-18, chacun de 500 pages, contenant la matière de l'édition en 10 volumes in-8. Prix : 5 fr. 50 le vol. L'ouvrage complet. 44 fr.

LITTÉRAIRE DESCRIPTIF d'histoire et de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt-Noire, de la Clarté de Grenoble et des eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du Grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une Carte routière imprimée sur toile, les Armes de la Confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes Vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ANTOINE JOANNE. — 4 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50 c.; relié, 12 fr.

SOUS PRESSE :

HOMÈRE, *l'Iliade* et *l'Odyssée*, traduction nouvelle; par P. GIET. 2 vol. in-18 Jésus. 7 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE; par M. RENOUVIER. 1 vol.

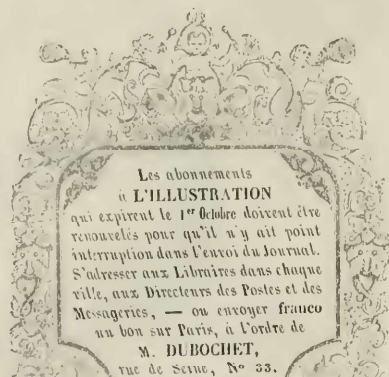
MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE AU MOYEN ÂGE; par le même. 4 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-BEUVÉ, avec 200 dessins de Tony JOHANOT. 1 volume grand in-8 Jésus velin. (J.-J. Dubouché et Comp., éd.) 20 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE; par M. A.-C. THIBAUD. 2 vol. in-8. (Paulin, éd.) 15 fr.

AVIS

À NOS ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION.



Modes.



A cette époque de morte-saison, constatons au moins les derniers caprices de la mode d'été qui déjà decline et dont le règne expirera dans quelques semaines. Les vacances sont l'occasion de nouvelles toilettes; on fait surtout provision de chapeaux; il faut avoir un chapeau de paille arrangé simplement, qui puisse résister au vent et à la rosée; un autre frais et gracieux comme le fiant jardin dans lequel on se promène; il en faut encore pour le soir, qui aient toute la légèreté et la coquetterie des coiffures d'assemblées. Aussi madame A... envoie-t-elle aux élégantes qui ont l'habitude de se fier à son bon goût des chapeaux différents, depuis le plus simple jusqu'à la capote de gaze bouillonnée ou s'entrechevant de légères branches de fleurs.

Ainsi que nous l'avons dit, les robes de soie se garnissent le plus souvent en tablier; le modèle que donne notre gravure a beaucoup de succès; les biais qui ornent la jupe et le corsage sont festonnés en soie de la couleur de la robe.

On fait encore des robes en large; les corsages sont demi-droites, soit à revers avec un fichu plissé à jabot, soit froncés sur un poignet, à la Lyrienne; dans les jupes les plis se mettent en dessous; ils sont pour la plupart brochés en semé à pois ou grains d'or, et entourés d'une garniture festonnée. Les mantelets à gros pois, avec une garniture de mousseline plissée à la vieille, sont très en faveur; on passe un ruban dans les bouillons du milieu et quelquefois dans le petit collet qui borde la garniture trépanée.

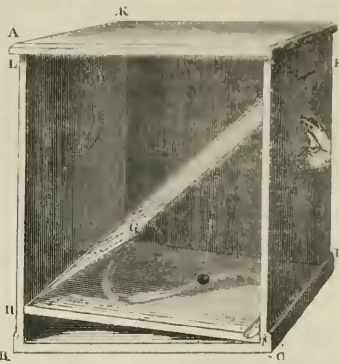
En fait de modes agréables et nouvelles à exécuter soi-même, nous citerons les canezons de batiste brodée en soutache de fil d'écusse; fine et bien faite, son application produit l'effet d'une broderie en relief; puis, les mitaines longues au crochet en soie noire ou de couleur foncée, qui sont terminées en haut par un dessin or et soie manant faisant l'effet d'un bracelet; une frange en l'eston et des glands complètent cet ornement, qui se retrouve autour du poignet et autour de la main; ces mitaines, faciles et promptes à exécuter, s'appellent des mitaines algériennes.

Mais l'ouvrage toujours en grande vogue, c'est la tapisserie, surtout les bandes mêlées aux velours pour composer fauteuils, rideaux et portières, ou entourer un tapis de table à fond de velours uni.

Annonciations des Sciences.

SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Prenez une boîte de forme à peu près cubique. Dans la figure, nous supposons que l'une des faces latérales soit enlevée pour laisser voir l'intérieur de la boîte A B C D. Placez dans l'intérieur et vers le bas de cette boîte un plan légèrement incliné H G D C, sur la surface duquel vous aurez tracé une rainure courbiline et en zigzag, assez large et assez profonde pour qu'une balle de plomb puisse rouler et descendre tout au long. H G F est un miroir incliné. Enfin M est une ouverture pratiquée à la face opposée, de telle manière qu'en y mettant l'œil on ne puisse pas voir le plan incliné H D, mais seulement le miroir. D'après les positions respectives de l'œil, du plan incliné et du miroir, l'image de ce plan sera presque verticale, et un corps qui roulera de G en C le long de la rainure, paraîtra monter en suivant une route analogue à G en L. L'illusion paraît être parfaite si le miroir est bien net et si le jour est bien ménagé à l'intérieur de la boîte.



II. L'énoncé du problème est tiré de l'anthologie grecque, dont nous avons déjà parlé, et a été traduit en vers latins par le savant Bachet de Méziriac, qui a inséré ces vers dans une note de son édition de Diophante :

Aurea mala ferunt Charites, aequalia rucae
Mala misunt calathæ, Musarum his oliva turba
Mala petunt, Charles ennetis aqualia domant
Tunc aqualia luce contingunt halere, novemque.
Hic quantum dederunt, numerus sit ut omnibus idem ?

Le moindre nombre d'oranges qui satisfasse à la question est 12, car en supposant que chaque Grâce en eût donné une à chaque Muse, elles se trouveraient en avoir chacune trois, et il en resterait trois à chaque Grâce.

Tous les multiples de 12, tels que 24, 36, 48, etc., satisfèrent également à la question; et après la distribution faite, chacune des Grâces et des Muses en eût en 6, 9, 12, 18, etc.; en un mot, le multiple correspondant de 5.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

I. Un lion de bronze, placé sur le bassin d'une fontaine, peut jeter l'eau par la gauche, par les yeux et par le pied droit. S'il jette l'eau par la gauche, il la remplira le bassin en six heures; s'il la jette par l'œil droit, il la remplira en deux jours; la jetant par l'œil gauche, il la remplirait en trois; enfin, en la jetant par le pied, il la remplira en quatre jours. En combien de temps le bassin sera-t-il rempli, lorsque l'eau sortira à la fois par toutes ces ouvertures ?

II. Sur le bord d'une rivière se trouvent un loup, une chèvre et un chasseur d'un petit chat. Le chasseur veut passer de l'autre côté de la rivière, mais il ne peut le faire que si le loup ne se trouve pas avec la chèvre, ni la chèvre avec le chat.

III. Mesurer une hauteur verticale inaccessible, même par le pied, au moyen de son ombre.

orne de filets d'or et d'argent. Les encadrements des glaces sont en acajou. Le mécanisme des stores, nouveau et ingénieux, obéit aux moindres mouvements, et laisse pénétrer dans la proportion exacte que l'on désire, l'air et la lumière. L'intérieur est garni en satin blanc, et tout y est disposé de manière à ce que toutes les attitudes soient faciles, et que l'on y soit doucement et mollement porté. Sur le devant on a sculpté deux plantes, le café et le tabac, emblèmes de la richesse du Brésil; derrière sont des figures d'heros et de serpents et de dragons. Quoique ce travail, dans son ensemble et ses détails, fasse assurément honneur au corrépondant anglais, et qu'il puisse, sous le rapport surtout de la légèreté, servir de modèle aussi bien à l'industrie du Brésil qu'à celle de tout autre pays, il n'est pas douteux qu'une voiture nuptiale de mariage eût été exécutée en France avec plus de goût encore. Il est probable que la commande est venue de Naples, on peut espérer que la princesse de Joinville l'aura mise à l'apprécier à son frère l'industrie parisienne.

Observations Météorologiques.

FAIT À L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1845 — AOÛT

Temps du jour.	Températures extrêmes de la journée.		Températures moyennes calculées.	État du ciel à midi.	Vents à midi.
	Minimum.	Maximum.			
1	737.33	41.0	22.5	16.2 Beau, nuages.	O. faible.
2	737.08	45.8	26.3	49.7 Couvert.	O.
3	732.11	41.5	22.8	18.2 Nuageux.	S. S. O.
4	730.77	42.9	21.8	16.2 Nuageux.	O.
5	734.95	40.8	22.0	13.9 Très-nuageux.	O.
6	728.92	42.2	22.6	16.9 Nuageux.	O.
7	730.07	40.0	21.2	16.1 Nuageux.	O.
8	725.53	47.0	25.0	22.9 Très-nuageux.	N. O.
9	728.54	47.0	25.0	22.4 Très-nuageux.	N. N. O.
10	725.52	46.8	25.0	22.8 Couvert.	N. N. O.
11	720.27	43.8	21.8	17.1 Très-nuageux.	N. S. O.
12	722.13	41.0	22.0	16.9 Nuageux.	N. N. O.
13	722.27	42.7	23.7	17.7 Très-nuageux.	N. E.
14	726.02	43.5	25.0	19.1 Très-nuageux.	E. S. E.
15	725.48	43.0	25.9	21.2 Nuageux.	E. S. E.
16	727.52	46.0	25.5	20.5 Très-nuageux.	S. O.
17	728.57	46.8	28.5	22.0 Beau, nuages.	E.
18	728.34	49.5	30.5	25.8 Beau.	S. S. O.
19	729.70	47.0	30.8	23.4 Beau, nuages.	S. S. E.
20	730.46	46.0	25.2	19.2 Très-nuageux.	O.
21	736.38	49.0	32.0	18.1 Nuageux.	O. N. O.
22	731.14	42.0	22.0	16.7 Couvert.	S. S. O.
23	719.59	41.0	24.8	17.5 Couvert.	N.
24	724.17	41.5	24.6	17.6 Couvert.	O. S. O.
25	726.35	43.9	26.5	18.6 Très-nuageux.	fort.
26	727.45	47.2	24.9	20.7 Pluie.	O. S. O.
27	720.18	45.5	25.0	18.8 Assez beau, nuages.	O.
28	729.67	42.2	21.8	17.9 Beau ciel.	O.
29	728.46	47.0	26.0	21.1 Couvert.	O. S. O.
30	729.10	46.0	29.0	21.9 Nuageux.	S. S. O.
31	721.28	45.5	25.0	25.6 Beau.	O.
Moyenne.	726.81	41.5	25.2	19.5	

Pluie dans la nuit, 4 cent. 816
Pluie sur la terrasse, 4 cent. 168

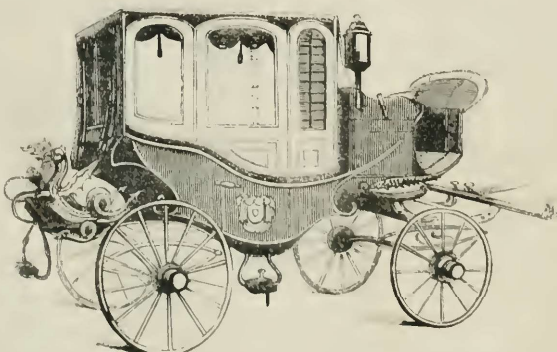
Rébus.

ÉPLICATION DES DERNIERS REBUS

La sensible brûlée
Est prompte à s'enflammer.

Un vin de Beaune et de Nuits à six sous la bouteille.

La voiture de mariage de l'empereur du Brésil.



Cette voiture, commandée par l'empereur du Brésil à l'occasion de son mariage, sort des ateliers de M. Palliser, de Londres.

Elle est surtout remarquable par son extrême légèreté unie à une grande solidité. Elle est peinte en vert et en jaune, et

AUCUN
HOMME

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dvor, 22.

JACQUES DUCROCHET.

Dir. à la presse mécanique de LACHAPPE, 17, rue Damiette, 2